Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
74e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine :
ANONYME	**Collection B.D.I.C.** **Domaine public**
Référence :	Transcripteur :
Imprimerie L. Wolf, sd	**MF. R.** Date : **2017**

Ancestramil

HISTORIQUE

DU 74e REGIMENT D'INFANTERIE

* *

*

1914-1918

Ancestramil

AUX ARMEES

1er Août 1914

La paix du monde semble menacée ; des bruits de guerre circulent.

16 heures. Les cloches sonnent annonçant à tous le danger. Les murs se couvrent d'affiches :

« **Ordre de mobilisation générale** »

C'est donc la guerre ? Oui, la guerre ; l'heure enfin a sonné de notre revanche ! L'enthousiasme est général. Seules les mères, les épouses, les fiancées, craignent pour les êtres chers. Les vieux, ceux qui ont combattu autrefois, bénissent cette heure, attendue depuis longtemps. Plus d'un pleure, dans sa barbe grise, et envie le sort de ce fils qui risque sa vie cependant.

Mais bah ! Ce ne sera pas long : un mois … deux tout au plus ! Vous allez voir comme nos petits soldats vont avoir raison des prussiens ; Ne sont- ils pas les descendants des vieux grognards de l'Empire.

Le 2 et le 3 août on se prépare. La caserne Pélissier est pleine de gens qui vont en tout sens. Les réservistes, à peine arrivés, sont habillés équipés et affectés.

Le 4, le 1er bataillon quitte la caserne pour embarquer le soir même. Le défilé dans la ville de Rouen est un triomphe, on acclame, on jette des fleurs. Partout les cris de : « *A Berlin ! A Berlin !* » se font entendre. Les derniers adieux s'échangent. Le train part ; on voit s'agiter des mains, des écharpes, des mouchoirs. Peut-être si on était plus près on verrait couler aussi des larmes ; mais il faut avoir du courage, on pleure en silence.

A une journée d'intervalle, les trois bataillons partent aussi fêtés, aussi acclamés : « *A Berlin ! A Berlin !* »

_____

Ancestramil

ROSELIES

Le 7, le Régiment au complet se trouve près de Retel, à Amagne-Lucquy. L'heure du délire est passée, la vie de campagne commence.

Le 74e fait partie de la Ve Armée qui se concentre face à la Belgique. Nous savons qu'une puissante armée allemande, violant la neutralité belge, vient de franchir la frontière au sud du Limbourg hollandais et avance par la vallée de la Meuse sur Namur, Maubeuge et Charleroi.

Du 8 au 15 Août, nous nous préparons à la bataille. Comme en temps ordinaire, l'entraînement suit son cours : exercices, manœuvres, rien n'y manque.

Le 16, nous apprenons la belle victoire de notre armée d'Alsace, qui vient de s'emparer de Mulhouse. Le même jour, l'ordre de départ est donné : à nous de suivre l'exemple.

La Ve Armée tout entière se porte sur la Sambre pour en interdire le passage à l'ennemi. Par Belval, nous arrivons à la frontière belge que nous franchissons à Cul-des-Sarts ; nous marchons sur Charleroi. L'enthousiasme des habitants est indescriptible : les villages pavoisés, les fleurs, le vin, le lait, les tartines, tout y est : *« Les Français arrivent ! Nous sommes sauvés ! »*. A Chimay, à Rance, à Walcourt, le même accueille nous est fait.

Le 19, au soir, nous cantonnons à Acoz. Le 20, de grand matin, nous repartons. Des colonnes annoncées par des partis de ulhans s'approchent de la Sambre.

Le 21, le Régiment en formation d'avant-poste occupe : le 2e bataillon la boucle de la Sambre au nord de Roselies. Le 1er et le 3e bataillon en arrière, l'un à Binche, l'autre à Presles.

Le 2e bataillon, avec la compagnie **DE BEAUMENIL** et la compagnie **SIMON**, tient les ponts de la rivière entre Roselies et Tamines. La compagnie **VAILLANT** occupe Aiseau et la compagnie **LEGRAND** les bois au nord-est de ce village.

Vers 11 heures, l'ennemi se présente en force. Une vive fusillade s'engage ; les nôtres résistent jusqu'au soir, mais pressés par un ennemi trois fois supérieur en nombre, ils seront obligés de se replier de Roselies sur le plateau au nord d'Aiseau.

La Sambre franchie, l'ennemi va trouver devant lui le champ libre. Il faut empêcher son passage à tout prix. Ordre est donné au 74e de reprendre Roselies. L'attaque exécutée par le 1er bataillon soutenu par le 3e sera faite de nuit par surprise.

Le 21, au soir, le bataillon **BOUTELOUP** (1er) et le bataillon **DE LESQUEN** (3e) se mettent en marche et arrivent vers 3 heures, le 22, aux abords du village. Ils s'engagent dans les rues sans recevoir un coup de feu : il semble que l'ennemi s'est retiré ; ce n'est qu'une ruse. Brusquement de toutes les caves, de toutes les fenêtres, partout des coups de fusil. Un moment surpris, les hommes tourbillonnent, hésitent, cherchent à s'abriter dans les maisons. Regroupés par des chefs énergiques, ils reviennent à la charge. Un combat de maison en maison s'engage qui dure toute la matinée du 22 et donne lieu à de multiples épisodes impossibles à relater.

Les capitaines **SCHWAB** (1ère compagnie) et **LEREBOURG** (11e compagnie) sont tués, et le capitaine **AUBERT** (2e compagnie) blessé, en entraînant leurs unités à l'assaut.

Les lieutenants **BONNAL** et **JOUGLA** font subir à l'ennemi de grosses pertes. Le sergent **GALLES** (11e compagnie) abat à coup de fusil tous les servants d'une mitrailleuse allemande.

Les exemples d'héroïsme abondent.

Mais tant de sacrifices et de vaillance ne peuvent rien contre un ennemi supérieurement outillé, bien à couvert, et qui se sert comme abri du pavillon de la Croix-Rouge.

Vers 10 heures, les allemands, recevant des renforts contournent le village ; les restes des deux bataillons battent en retraite vers Binche, suivis par l'ennemi.

Sur l'ordre du colonel **SCHMIDT**, le 2e bataillon et la 4e compagnie (jusque-là en réserve) attaquent pour recueillir les éléments qui se replient. Ils ne peuvent arriver jusqu'au village ; les mitrailleuses allemandes, en batterie sur les crassiers de Roselie, les empêchent de progresser. Le capitaine **MOUNIER**, de la 4ème compagnie, est blessé grièvement.

L'ennemi avance toujours. Derrière le mur d'une maison, le lieutenant **THOREL** a installé ses deux pièces de mitrailleuses et attend les boches qu'il arrêtera un instant.

Les deux adversaires passent la nuit sur leurs positions. Le 23 au matin, deux bataillons du 129e R.I. essaient sans y parvenir de rejeter l'assaillant au-delà de la Sambre. Il faut se replier et songer à la retraite.

LA RETRAITE – GUISE

Le Régiment se dirige vers Silenrieu, puis par Rance rentre en France à Eppe-Sauvage. La retraite continue par Fournies, La Capelle (26), Vervins (27). C'est l'invasion.

On marche sans repos. Les vivres n'arrivent pas. Les villages déserts sont encore pavoisés aux couleurs belges et françaises. L'Allemand nous suit de près et harcèle nos arrière-gardes. La fatigue est extrême, mais qui reste en arrière tombe aux mains de l'ennemi. Il faut se résigner à reculer sans rien dire, c'est l'ordre.

Le 28, le Régiment arrive dans la région de Sains–Richaumont–Montceau-le-Neuf, où il passe une partie de la nuit. Le lendemain 29, il remonte brusquement vers le nord pour participer à la bataille de Guise où le 3e Corps, en soutien du 1er, a reçu l'ordre d'arrêter les allemands.

La Division marche sur Landifay. Le 1er bataillon du 74e se déploie à 200 mètres de la ferme de Bertaignemont, au sud-est du village, violemment bombardée.

Ancestramil

Un mouvement pour le contourner par le nord-est est dessiné, mais les Allemands, en force, débouchent sur le plateau au nord, entre Landifay et le Hérie-la-Viéville. La ferme est en feu. L'artillerie fait des vides sanglants dans les unités du 1er bataillon dont quelques sections, prises de panique, refluent, entraînées par les unités du 1er Corps.

Le 3e bataillon arrive à la rescousse et arrête l'ennemi. Le capitaine **GUDIN DU PAVILLON** (10e compagnie), le capitaine **LIBEROS** (1ère compagnie), le lieutenant **LANQUETOT** (4e compagnie) superbes de sang-froid, maintiennent leurs troupes, s'organisent et attendent l'arrivée des troupes du 1er Corps, qui les dépassent et contre-attaquent victorieusement.

A 18 heures, ordre est donné de se replier sur Montceau- le-Neuf.

Le 30, la retraite reprend vers le sud par Crécy-sur-Serre, Barenton, Chambry.

Le 31, nous traversons les faubourgs de Laon. La Division commandée maintenant par le général **MANGIN**, se replie derrière la Marne. Après Breile et Thiéry-Lierval, nous arrivons à l'Aisne que nous passons à Oeilly. Le mouvement continue par Courlandon, Crugny, où nous sommes le 2 septembre, au matin, puis Lagery et Châtillon-sur-Marne.

Le lendemain, le Régiment passe la Marne à Port-à-Binson, protégé par le 2e bataillon qui, sur le plateau de Châtillon, retient l'avant-garde allemande, lancée en camions sur nos traces. Le 2e bataillon passe à son tour, sous la protection des mitrailleuses de la Division en batterie derrière la Marne et qui arrêtent à plusieurs reprises les Allemands cherchant à passer la rivière.

Une batterie du 43e R.A.C tire à vue sur l'ennemi et fait aussi de bonne besogne. La section de mitrailleuses du lieutenant **THOREL** abat un avion ennemi.

La retraite continue vers la Seine. Louvrigny, 3 septembre ; Igny-le-Jard, Orbay, Corrobert, 4 ; Escardes, 5, marquent les nouvelles stations de notre calvaire.

Le 5 septembre, au soir, nous arrivons à Bouchy-le-Repos, à 7 kilomètres ; dans chaque bataillon rassemblé en carré, on lit la proclamation du général **JOFFRE**.

LA MARNE

COURGIVAUX – MONTMIRAIL – THILLOY

LOIVRE – COURCY

Ancestrami

L'ordre est donné de partir en avant. La division attaquera en direction d'Escardes, Aulnay, Neuvy. Escardes est inoccupé, le 74e progresse vers Courgivaux (village situé au fond d'une cuvette, sur la voie ferrée d'Esternay à Montmirail). Le 1er et 3e bataillons y arrivent vers 14 heures. Aucun ennemi n'est dans le village. D'après les habitants, celui-ci est reparti dans la nuit vers le nord. Nos patrouilles, progressant au-delà de la voie ferrée, sont accueillies soudain par de nombreux coups de feu partant des bois situés sur des crêtes entourant Courgivaux en demi-cercle, au nord.

Nos éléments avancés, pris de face et de flanc, se replient sous un feu terrible sur le cimetière, suivis par les allemands qui cherchent à pénétrer dans le village.

Mais le 1er et le 3e bataillon résistent vaillamment. Les sections de mitrailleuses **GUEUZERT** et **JOUGLA**, installées dans les premières maisons, font de bon travail, pendant que la batterie Alger, du 43e R.A.C, tire à 600 mètres.

L'ennemi ne s'aventure plus. A 16 heures, c'est nous qui contre-attaquons, et notre assaut a le caractère d'une vraie « fuite en avant ».

Le capitaine **PLESSIS**, avec quelques éléments de la 3» compagnie, entoure un bois à l'est du village, capture l'officier et une trentaine d'allemands.

Le lieutenant **THOREL**, pour entraîner la ligne de tirailleurs, s'avance avec ses pièces qu'il met en batterie à 400 mètres des boches.

Le sergent **QUIBEL**, de la 4» compagnie, après avoir tué le Colonel du 85e d'infanterie prussienne, fait prisonniers l'officier et une vingtaine d'hommes.

La nuit se passe nez à nez avec l'adversaire. Le 7, au matin, le 74e R.I. commandé par le colonel **VIENNOT**, en remplacement du colonel **SCHMIDT**, blessé au début de l'action, est dépassé par le 39e R.I. qui poursuit l'attaque.

La retraite est vraiment terminée, nous avançons. Le 7, au soir, nous traversons Neuvy. Le 8, nous arrivons sur les pentes du ravin au sud de Montmirail que l'ennemi tient solidement. Il cherche, par son artillerie, à nous empêcher de déboucher des plateaux qui dominent la vallée du Petit-Morin et cause de fortes pertes au bataillon **BRENOT**.

Le 1er bataillon réussit toutefois à passer la rivière vers Courbetaux, mais ne peut gravir le plateau plus au nord.

Dans la nuit du 8 au 9, le 1er Corps, à notre gauche, réussit à tourner Montmirail par l'ouest, et l'allemand devant la menace, bat en retraite précipitamment, laissant un important matériel entre nos mains.

Le 9, au matin, nous traversons la ville, et par Courcelles, nous arrivons à la Marne que nous franchissons à Passy-sur-Marne, près de Dormans.

En vainqueurs, nous traversons les villages de Verdon, Lagery, Lhéry, Treslon, que nous avons vus pendant la retraite. Le 12, nous arrivons à Gueux, à 7 kilomètres de Reims. L'ennemi, qui se

Ancestrami

sent talonné sans répit, tente d'arrêter notre élan. Son arrière- garde s'est retranchée aux abords de Thillois, en avant de la route de la voie ferrée Paris–Reims. Le Régiment a l'ordre d'enlever l'obstacle de vive force dans l'après-midi.

Un officier qui a pris une part active à ce combat nous le raconte en ces termes :

« *Le 74e est forcé au déploiement au débouché de Gueux et bientôt toutes ses unités sont en ligne et fixées par l'ennemi. Le 1er bataillon reste seul, le commandement l'engage avec mission de prolonger l'aile gauche de la 9e brigade vers La Garenne-des-Gueux et d'attaquer ensuite entre la route nationale et la voie ferrée Paris–Reims.*
Malgré les difficultés, la compagnie ***LIBEROS*** *et la compagnie* ***LANQUETOT*** *parviennent à passer de l'autre côté de la voie ferrée et, de concert avec les deux autres compagnies du bataillon, attaquent franchement vers l'est. Aidés par l'artillerie nous menaçons le boche qui abandonne ses tranchées ; et le soir le bataillon, enlevé à la baïonnette par le Commandant* ***PLESSIS****, s'empare des bois retranchés de Thillois. Nous bivouaquons dans le village sous une pluie battante.* »

C'est pendant ce combat que le capitaine **LEGRAND** tomba, frappé à mort à la tête de la 5r compagnie.

Le 13 septembre, le Régiment franchit la Vesle et se porte vers le nord par Merfy. Il borde la route nationale n°44 entre Thil et Villers-Franqueux.

A notre droite la 10e brigade s'est emparée de Courcy, et après avoir franchi le canal de l'Aisne, du château de Brimont. Elle essaie de prendre, mais en vain, le village et le bois.

L'ennemi s'est ressaisi ; ses éléments en déroute ont été recueillis par des divisions fraîches soutenues par une puissante artillerie lourde.

Notre infanterie qui marche sans arrêt depuis le 20 août, arrive à la limite de ses forces. L'artillerie doit ménager ses munitions. Le général **MANGIN**, cependant, donne l'ordre de poursuivre sans relâche.

Le 14 septembre, au matin, le 1er bataillon, appuyé par les 6e et 7e compagnies, occupe le village de Loivre. Il pousse des éléments sur la rive droite du canal. La 4e compagnie occupe la station, et attaque le bois plus au nord. Mais l'ennemi en force, débouchant de ce même bois, rejette vers le canal les éléments qui l'ont passé.

Un témoin de ces combats nous fait le récit suivant :

« Le 1er bataillon, le 14 septembre, faisant partie d'un détachement composé d'éléments du 24e R.I., du 28e R.I., et enfin du 74eR.I., est chargé de défendre Loivre, d'y installer coûte que coûte sur la rive nord du canal une tête de pont qui, comme celle de Courcy, sera l'amorce de la tenaille dont le général ***MANGIN*** *veut resserrer les branches sur le Fort de Brimont ».*
« Dans Loivre, le bataillon est ainsi disposé : la 4ecompagnie (lieutenant ***CHARLIER****) est envoyée le long du canal pour assurer la liaison avec Courcy. La 1ère compagnie (****LIBEROS****) met en état de défense et occupe la Verrerie. La 3e compagnie (****BOURDIN****) est en réserve, abritée plus mal que bien par les murs de le Verrerie, à la disposition du commandant* ***PLESSIS****. La 2e compagnie (capitaine* ***THOREL****) a mission de défendre le château sur la rive droite du canal et ne doit l'abandonner à aucun prix ».*

Ancestrame

« Après avoir passé le canal sur la frêle passerelle qui seule nous relie à la rive sud, nous nous installons au château dont nous faisons une véritable forteresse, décidés à le transformer « en Maison des dernières cartouches ». *Toutes les issues sont barricadées, les fenêtres garnies de matelas, de meubles, ne laissant subsister que de petites meurtrières, derrière lesquelles un tireur est attentif. Toutes les munitions et les vivres sont rassemblés en dépôt ; une infirmerie est organisée par* ***CERNE****, un jeune étudiant en médecine dont le sang-froid n'a d'égale que l'audace. Bref, nous attendons le boche ; dans chaque section, le chef donne un dernier coup d'œil. C'est là qu'on voit l'adjudant* ***DESMAIRES*** *sortir du château et, sous le feu des Allemands, passant l'inspection des fenêtres, s'arrêter au garde à vous devant chaque meurtrière, pour donner à ses hommes les derniers conseils : " Poussez un peu ce matelas à droite, agrandissez cette ouverture ". C' est là qu'on voit le soldat* ***LE BOULCH*** *prendre la place d'un camarade tué à un créneau, y être blessé une fois, deux fois, se faire rapidement panser, revenir recevoir une troisième balle qui, lui brisant le bras, l'empêche de tirer ».*

« C'est là qu'on voit le sergent ***PRENEZ****, qui s'est installé avec deux tireurs d'élite dans un pigeonnier, descendre successivement une vingtaine de boches, dont 5 officiers qui viennent de reconnaître le terrain, et entre deux coups de fusil, traduire les «* Commentaires de César *» qu'il a trouvés dans la bibliothèque ».*

« *Mais c'est surtout* ***THOREL*** *qui est partout, la figure très calme, venant, communiquer à tous sa volonté de mourir s'il le faut sur les ruines du château ».*

« *Et les boches plusieurs fois attaquent, et à chaque fois sont repoussés avec de lourdes pertes, laissant leurs cadavres dans le parc du château. Ils amènent de l'artillerie, du gros d'abord, mais qui ne peut atteindre que le toit qui prend feu. Ils amènent alors du 77 qui fait du tir de plein fouet dans les fenêtres.* ***THOREL*** *est blessé, je le remplace ».*

« Les obus achèvent d'incendier le château et c'est sous les plafonds croulants que je donne l'ordre d'évacuer et de s'établir 80 mètres en arrière, dans le parc. Là, j'établis ma compagnie dans les tranchées que nous creusons hâtivement et que nous améliorons toute la journée, tandis que, grâce à un agent de liaison, qui par trois fois passe et repasse le canal, je puis tenir le commandant ***PLESSIS*** *au courant de ce qui se passe, et faire déclencher par les batteries du 43^{e}, grâce au croquis que j'envoie, des tirs de barrage qui causent aux boches des pertes telles que le souvenir en reste gravé dans la mémoire des prisonniers que nous faisons ultérieurement ».*

« Pendant que le 1er bataillon arrêté dans sa marche en avant, se défend héroïquement dans Loivre et le château, l'ennemi lance une attaque sur tout le front de la Division. Il nous reprend le village de Brimont, franchit le canal au sud-est de Loivre, prend Courcy par surprise, et cherche à encercler Loivre par le sud ».

« La 3^{e} compagnie, les survivants de la 2^{e} et les deux compagnies du 2^{e} bataillon se déploient face à l'ennemi et défendent héroïquement l'accès du village. Le soir seulement, nos troupes, par ordre, se replient sur la route n° 44 ».

« Le 17, au soir, dit un témoin, les 10^{e} et 12^{e} compagnies, sous les ordres du commandant ***DE LESQUEN****, arrivent à Courcy déjà occupé par l'ennemi. Par ordre, les deux compagnies se dirigent vers La Neuvillette, où bivouaque la 10^{e}, protégée par la 12^{e,} qui s'installe aux abords de Courcy défendant un pont sur le canal ».*

« Le 18, à six heures, elles poussent ensemble vers le nord, jusqu'au bois Soulain ; pendant près de deux heures elles retiennent l'ennemi. Ramenées à La Neuvillette, elles repartent deux heures plus tard en chargeant à la baïonnette. Elles avancent de chaque côté du canal, s'appuyant aux petits bois qui le bordent et dénommés Cavaliers de Courcy ».

« A demi-encerclées par l'adversaire qui s'est déployé sur la droite, et en même temps s'infiltre sur les berges, elles reculent, et reviennent à leur point de départ, suivies par l'ennemi qui ne s'arrête qu'à un kilomètre de La Neuvillette ».

Dans la soirée, l'ennemi se retire vers Courcy. La 10e compagnie ne compte plus que 50 hommes. Le commandant **DE LESQUEN**, blessé mortellement en faisant le coup de feu avec ses hommes, et resté dans les lignes allemandes, est ramené dans nos lignes par le sergent-fourrier **VETILLARD**, aidé du maréchal des logis **D'AURAY-DE-SAINT-POIS**. Le capitaine **BONNAL** est tué, l'adjudant **RUFFERT** blessé mortellement.

C'est au cours de ces combats que l'adjudant **D ELAMARE**, sa compagnie étant cernée, s'est frayée un chemin à travers les Allemands, à la baïonnette, et a ramené son unité. Le soldat **LARUE-CHATAIGNIER**, mortellement blessé en chargeant, crie : « *En avant les gars ! Ils se sauvent ! Vive la France ! …* ».

Pendant ces combats, la 5e et la 8e compagnie avec le commandant **BRENOT** sont en réserve, en arrière de la route nationale. Elles y restent jusqu'au 17, sous un violent bombardement d'artillerie lourde. Le 18, au matin, ordre leur est donné de renforcer le 119e qui attaque au nord-ouest de Loivre.

Les deux compagnies commandées par le capitaine **DE BEAUMENIL**, sont engagées, 5e en tête, et essaient, sans y parvenir, de franchir le canal.

Elles sont contre-attaquées le 19, au petit jour, et sont rejetées sur la route nationale à la ferme du Luxembourg. Vers 8 heures, sous le commandement de l'adjudant **PEYRIERES**, elles tentent, sans y parvenir, de revenir au canal que les Allemands tiennent en force. La période du 20 au 28 septembre, est marquée par de nombreux combats locaux. L'ennemi multiplie ses attaques en vue de nous refouler de la route nationale.

Le bois de Chauffour est perdu, puis repris après un violent combat. Le 3e bataillon du 74e exécute au bois Tardy une brillante attaque.

Devant notre résistance acharnée, l'ennemi abandonne la partie et se retranche sur la ligne générale Courcy-Loivre.

LES PREMIERES TRANCHEES

Le 22 septembre, le Régiment reçoit du Dépôt un important renfort de réservistes et d'engagés volontaires Alsaciens-Lorrains. Dès le 23, les bataillons sont engagés successivement dans des actions locales, avec mission de reprendre à l'ennemi le village de Courcy et le massif de Brimont.

Mais le boche s'est ressaisi, il a fortifié les abords de Courcy ; appuyé par une puissante artillerie lourde, il passe à la contre-attaque. La lutte est chaude, ce n'est qu'après plusieurs jours de combats acharnés qu'il ralentit son effort.

Nous sommes au moment où dans le nord, la course à la mer, puis la bataille de l'Yser ont absorbé nos réserves, l'action se ralentit sur le front de Champagne. Le mot d'ordre est maintenant de tenir les positions si chèrement acquises.

Ancestramil

C'est le début de la guerre de positions, avec ses tranchées, ses boyaux, ses réseaux, et des nouveaux engins. Dans la boue et le froid, les armes nouvelles sont la pelle et la pioche, le poilu du 74e s'en sert courageusement. Nuit et jour il travaille à fortifier ses lignes. Les seuls instants de détente sont quelques heures, passées en réserve dans les villages de Villers-Franqueux, Pouillon et Merfy.

Ce premier hiver de guerre est pour lui une rude école d'endurance, mais son entrain et sa bonne humeur ne se démentissent jamais. Des reconnaissances hardies, exécutées en dépit de la vigilance de l'ennemi, montrent à ses chefs que son esprit offensif n'a pas faibli.

Le 12 avril 1915, le Régiment se déplace vers l'ouest et vient occuper des positions bordant l'Aisne à l'ouest de Berry-au-Bac. Le 74e y donne de nouvelles preuves d'endurance et d'allant.

Le 10 mai, l'ennemi attaque au bois de la Mine, mais il est immédiatement contre-attaqué et refoulé par la compagnie **LIBEROS** qui lui inflige des pertes sévères.

L'ARTOIS

Le 9 mai 1915, en Artois, la Xe Armée, en un assaut mémorable, enlève les positions ennemies depuis Notre-Dame-de-Lorette jusqu'aux portes d'Arras. Les villages fortifiés de Carency, Ablain-Saint-Nazaire et Neuville-Saint-Vaast tombent entre nos mains. Seule l'insuffisance de nos réserves ne nous permet pas de transformer ce beau succès en une victoire décisive.

L'ennemi amenant une puissante artillerie et des Divisions fraîches, se ressaisit rapidement et cherche à nous reprendre les positions qu'il a perdues. A la 5e D.I. est confiée la mission de conserver notre conquête.

Le 22 mai, le Régiment, après 48 heures seulement de repos, est transporté en chemin de fer à Frévent (Pas de Calais), puis en camions, à Duisans, près d'Arras.

Dans la nuit du 25 au 26, après une marche exténuante à travers le champ de bataille, il relève aux lisières nord de Neuville-Saint-Vaast des éléments du 20e Corps.

L'Allemand a réussi à nous reprendre une partie de ce grand village. Il cherche par ses contre-attaques précédées de bombardements d'artillerie lourde à nous déloger complètement.

Pendant 6 jours, le 74e soutient le choc sans faiblir. Il n'a pas perdu un pouce de terrain lorsque le 31 il est relevé par le 9e Corps.

Mais sa tâche n'est pas terminée : une nouvelle occasion va lui être offerte de donner d'autres preuves de ses vertus guerrières.

Ancestrami

LE LABYRINTHE

Le 2 juin, le Régiment est mis à la disposition de la 53e D.I., qui vient en un coup de main audacieux de s'emparer de la plus grande partie du Labyrinthe : fouillis inextricable de tranchées et de boyaux, à cheval sur le chemin creux d'Ecurie à Neuville, et flanqué de toutes parts de fortins puissamment armés.
La tâche va être difficile, car l'Allemand tient bon, il semble décidé à nous reprendre le terrain perdu. C'est une période de lutte acharnée, dans les boyaux, de barricade à barricade, où chaque mètre de terrain sera chèrement payé.

Après 48 heures de repos, le Régiment est transporté en auto à Agnez- lès-Duizans et bivouaque dans le bois d'Etrun.

Le 4, à la chute du jour, il se met en route pour relever le 205e R.I. et compléter son œuvre. La marche dans l'unique boyau qui conduit aux lignes est extrêmement pénible. A chaque minute, la longue colonne est arrêtée par les corvées qui descendent, les blessés qu'on emporte, etc… Au petit jour seulement, le 3ème bataillon qui occupe la première ligne, arrive à son emplacement : onze heures ont été nécessaires pour parcourir 3 kilomètres.

Le 2e bataillon en soutien s'installe : deux compagnies dans le chemin creux, les deux autres en arrière dans le boyau *von Kluck.*

A 6 h.30, l'ennemi déclenche sur ce point un tir très violent. Nos réserves, à peine arrivées, ne disposant d'aucun abri, sont écrasées. Le capitaine **SIMON**, de la 7e compagnie, est tué par un obus qui met hors de combat ses quatre chefs de section.
A 15 heures, le bataillon **JULIEN** (3e) attaque sur tout son front par les boyaux.

Dans le boyau « B » à gauche, la barricade ennemie ne peut être enlevée. Le capitaine **LEFEBVRE-DIBON** est blessé, les lieutenants **WAGNER** et **MANSUY** sont tués.

A droite, le bataillon a réussi à s'approcher de l'ouvrage dit « *Salle des fêtes* ».

Pendant la journée du 6, plus calme, le terrain conquis est organisé.

A 4 heures, le 7, l'ennemi déclenche sur l'ensemble de nos lignes un violent bombardement. Presque aussitôt il contre-attaque le boyau « B ». Les lieutenants **PIETRINI** et **BARBIER** défendent la barricade sous une pluie de grenades ; mais devant le nombre, ils se replient en combattant, faisant chèrement payer à l'ennemi chaque pouce de terrain. Une nouvelle barricade est construite à la hâte dans le boyau presque comblé. Une lutte farouche s'y engage. Les hommes se battent, entièrement découverts, exposés aux tirs des mitrailleuses qui, de leurs positions plus élevée, prennent d'enfilade toutes nos voies de communication. Le lieutenant **PIETRINI** est blessé.

BARBIER avec quelques braves, résiste toujours. Le soldat **PATON**, pour demander le barrage d'artillerie, monte sur le parapet et, sous les balles ennemies, agite sa ceinture rouge.

Le sergent **CERNE**, superbe de bravoure, sort du boyau, entraîne quelques grenadiers électrisés par son exemple, et réussit à reprendre une partie du terrain perdu ; il est grièvement blessé.

Ancestrami

La 7e compagnie arrive en renfort, prend le combat à son compte, soutenue, peu après, par la 5e (compagnie **PEYRIERES**). La lutte à mort continue. Nos grenadiers : il faut dire nos héros, sous un soleil de plomb, souffrant de la soif, arrachent leur capote, et demi- nus, lancent sans répit leurs engins ; le terrain perdu est reconquis mètre par mètre. Les actes de bravoure ne se comptent plus :

A la 7e compagnie, l'adjudant **R EY**, l'adjudant **DUBOIS**, les sergents **BARBIER** et **MARIDET**, le caporal **RIOUX** font merveille.

A la 5e le lieutenant **LORNE** est tué ; le lieutenant **PEYRIERES** blessé. A la barricade, les soldats **KEIFF**, **BLOCH**, **STOTS**, engagés volontaires Alsaciens-Lorrains, font des prodiges.

Une section de la 4e compagnie, sous les ordres du lieutenant **LANQUETOT**, attaque la barricade, prise sous une grêle de balles, elle ne peut progresser que de quelques mètres. Le caporal **LENOBLE** et le soldat **GIRARD** tombent grièvement touchés à deux pas de l'ennemi et ne peuvent être ramenés. Pendant plusieurs heures, ils encouragent leurs camarades et injurient les boches. Fusillés à bout portant ils meurent en criant : « *Vive la France !* ».

Le 8 une nouvelle progression est réalisée dans le boyau « B ». Plus à droite, dans un autre boyau, la section **MONGIS**, de la 8e compagnie, avance à la sape, malgré le bombardement ; sous l'énergique impulsion de son chef, elle arrive à proximité de l'ennemi et, derrière un fortin improvisé en sacs à terre, résiste sans faiblir à plusieurs contre-attaques. Le lieutenant **GUASTALA**, le sergent **LEGRAIN** tombent en héros.

Le 9, un orage vient apporter à nos hommes un peu de fraîcheur, l'eau recueillie dans des toiles de tentes est distribuée aux grenadiers altérés.

Le 10, le régiment attaque sur tout le front. A gauche, les compagnies **LIBEROS** et **OSTER** (1er bataillon) doivent enlever la tranchée *Eulenbourg* ; au centre, le bataillon **AUBRY** (2e), par le boyau « B », atteindra cette même tranchée. Plus à droite, le 3e bataillon protégera le flanc de l'attaque.

A 21 heures, le signal d'assaut est donné.

A gauche, la 1ère et la 2e compagnie sont arrêtées à 20 mètres de la tranchée ennemie par un épais réseau dissimulé dans la luzerne et sont fauchés par les mitrailleuses ; le capitaine **LIBEROS** et le lieutenant **PRENEZ** sont grièvement blessés.

Quelques éléments toutefois franchissent le réseau et tombent sur les Allemands en pleine relève. Ils profitent du désarroi pour exterminer une grande partie de la garnison et faire de nombreux prisonniers. Mais bientôt il faut se défendre. La tranchée à peine cloisonnée à droite et à gauche est contre-attaquée : une lutte à la grenade s'engage et dure toute la nuit. Dès l'aube, le bombardement augmente d'intensité, l'ennemi contre-attaque en force de trois côtés. La poignée de braves résiste vaillamment, mais à bout de force, n'ayant plus de munitions et menacée d'encerclement, elle se replie au prix d'efforts inouïs. A la tête du petit groupe, nous trouvons le sergent-major **LACAROUX**, le sergent **BAUDRY**, le caporal **BLIN**, les soldats **MONTIER**, **BERTRAND**, **SOYER**, **BRAYER**, **LURNON**.

Archives

Au centre, dès le départ de l'attaque, le lieutenant **LANQUETOT**, à la tête des grenadiers des 4e et 5e compagnies, a enlevé d'un seul élan la barricade du boyau « B », tua nt ses défenseurs, mais lui-même est grièvement blessé. Sous l'énergique impulsion des sergents **ARAGON**, **GUIGNY** et **MONTIER**, l'avance continue néanmoins. Soudain les mitrailleuses ennemies se révèlent et des rafales de balles s'abattent sur les assaillants ; les rangs s'éclaircissent jusqu'au moment où une mitrailleuse prenant le boyau d'enfilade les cloue au sol.

Une barricade est vite établie avec des cadavres d'ennemis. Le lieutenant **LEBLANC**, dernier officier de la 5e, vient d'être tué ; l'adjudant **MASSOUBIE** lui succède et remet l'ordre dans le petit groupe ; peu après il est tué à son tour.

Plus à droite, le 3e bataillon appuyé par la section **VITTORI**, de la 8e compagnie, est pris dès le début de l'attaque sous les feux croisés de la tranchée *Eulenbourg*. Ses vagues d'assaut se sont heurtées à 50 mètres de la tranchée ennemie à un réseau intact ; force lui est de s'arrêter.

Pendant toute la nuit du 10 au 11 et la journée du lendemain, nous restons en contact immédiat de l'ennemi qui cherche, sans y parvenir, à nous repousser.

Le 12 au petit jour, le 205e d'infanterie vient nous relever et reprendre sa place.

Il faudrait un volume pour relater les actes héroïques de tant de camarades tombés au Champ d'honneur. En ces quelques lignes, je rends hommage à ces martyrs de notre cause dont on ne parlera pas, mais que nous, leurs compagnons d'armes, nous ne devons pas oublier.

LES CINQ-CHEMINS

NEUVILLE-SAINT-VAAST

Mis au repos aux environs de Sus-Saint-Léger, le Régiment reçoit un renfort composé en majorité de soldats de la classe 1915, dont l'allure crâne frappe agréablement les vieux briscards.

Dès le 20 juin, le 74e occupe près de Givanchy-en-Gohelle le secteur dit des « Cinq Chemins ». Le colonel **BRENOT**, grièvement blessé à la tête, doit quitter son beau régiment. Le lieutenant-colonel **SIMONI** lui succède.

Pendant le mois de juillet nous occupons à plusieurs reprises le secteur de Neuville, mais la lutte est moins vive. L'ennemi semble avoir renoncé à ses attaques pour nous reprendre le village entièrement conquis en juin par la 10e brigade.

Le 3 août, la Division est mise au repos dans la région de Frévent, et soumise à un entraînement intensif en vue de la grande offensive d'automne projetée par le Commandement. Sous la direction du général **MANGIN**, elle est initiée aux méthodes nouvelles de combat qui vont être employées dans la bataille, la progression par sape poussée jusqu'au contact direct de l'ennemi.

Ancestramil

Le 21 août, le lieutenant-colonel **BRENOT**, à peine remis de sa grave blessure, revient prendre le commandement du Régiment. Son retour est fêté par un grand concours de sports athlétiques.

Le 23, le 74e est ramené à Neuville où il coopère à l'organisation offensive du secteur. Pendant trois semaines, nos équipes travaillent sans relâche aux nombreuses sapes ouvertes sur le front d'attaque et qui doivent nous amener à distance d'assaut des lignes ennemies.

Le 20 septembre, à Ambrines, au cours d'une revue, le général **MANGIN** remet solennellement au colonel **BRENOT** la rosette d'officier de la Légion d'honneur. En une allocution vibrante, il annonce l'imminence de l'événement attendu de tous : l'offensive.

Quatre jours plus tard, le général **JOFFRE** dans sa proclamation fixe au lendemain le déclenchement de l'attaque sur les fronts de Champagne et d'Artois.

25 SEPTEMBRE 1915

L'objectif de la Division est le plateau de Vigny, clé de la plaine de Douai. Du cimetière de Neuville à la tranchée des Cinq-Chemins, la 10e brigade va se lancer à l'assaut, soutenue par le 74e chargé de l'exploitation du succès. La nuit du 24 au 25 est calme, mais un orage transforme en ruisseau, tranchées et boyaux.

Le 25, dès le lever du jour, la préparation d'artillerie se déclenche. Les obus pleuvent sur la ligne ennemie ; nous avons l'impression que toutes ses organisations vont être nivelées.

A 10h 30, nos bataillons occupent derrière les compagnies d'assaut de la 10e brigade, la « parallèle 10 ».

A 12h 25, sur tout le front de l'attaque, de Souchez à Ecurie, les premières vagues franchissant les parapets s'élancent sur les tranchées allemandes. Mais l'ennemi, qui attend notre attaque depuis plusieurs jours, a renforcé sa garnison et réagit très violemment. A peine sorties de la tranchée, les vagues sont accueillies par une grêle de balles.

Le combat corps à corps s'engage partout âpre et farouche. A 16 heures, le 129e, à droite, a pénétré dans la « Tranchée-Brune » et le « Vert-Halo ». Mais le fortin de « La Dent » tient toujours, balayant la plaine de ses mitrailleuses, et empêchant tout mouvement. A 17 heures seulement l'obstacle est surmonté.

A gauche, le 36e a pénétré aussi dans le « Vert-Halo » et poussé jusqu'à 400 mètres du bois de la Folie. Les pertes sont sévères. Les 2e et 3e bataillons du 74e appelés à la rescousse pour renforcer la ligne essaient de se rapprocher du bois, mais sans succès. La nuit est employée à l'organisation du terrain.

Le 26, à 2h 30 une contre-attaque échoue sous nos feux. Au petit jour, le 274e nous dépasse, il est cloué au sol par le feu de l'adversaire. Les 2e et 3e bataillons s'élancent, à peine la vague d'assaut a-t-elle franchi le parapet qu'elle est fauchée à son tour. Le Commandant **LACHEVRE**, blessé à la tête, passe le commandement du 3e bataillon au lieutenant **BOULE** qui, vainement,

Ancestramil

tente de progresser. Pendant ce temps, le lieutenant **HUBEAU**, parti en même temps que le 274e avec un groupe de braves, est allé au bois de la Folie, mais personne ne peut le soutenir. Il se défend énergiquement et, à la nuit, rejoint son unité avec les deux hommes qui lui restent.

La mission du 2e bataillon est d'occuper la tranchée *Hindenburg* abandonnée par l'ennemi. A 5 heures, la 8e et la 6e compagnie partent. A peine quelques mètres sont faits dans la plaine qu'un feu meurtrier arrête net leur élan.

La 6e compagnie se jette dans le boyau des *Anes*, pousse jusqu'au contact de l'adversaire, et s'y maintient malgré lui. La 8e compagnie est moins heureuse, deux sections seulement ont pu prendre le boyau « U-U » reliant le Vert-Halo à la tranchée Hindenburg. Les autres éléments se terrent à 20 mètres du boche sous un feu meurtrier. Toute la journée ils creusent et s'organisent. Le Sergent **COGNARD**, les adjudants **LEVESQUE** et **LABBE** se distinguent particulièrement.

Les deux sections qui sont dans le boyau U-U établissent une barricade au nez de l'adversaire. Des éléments de tranchées sont creusés de chaque côté. Quelques bons tireurs bien abrités derrière les plaques de blindage tirent sur toute tête qui se montre. Trois fois l'ennemi tente de prendre le fortin improvisé, trois fois il est repoussé.

Pendant dix jours, la 8e compagnie, réduite à quelques hommes, soutient bravement le combat ; sa conduite est héroïque. Elle est citée par le général **D URBAL** à l'ordre de la Xe Armée dans les termes suivants :

*« Sous le commandement de son chef, le lieutenant **MONGIS**, s'est portée avec un entrain nettement affirmé, vers son objectif . Arrêtée dans son mouvement par le feu nourri de l'ennemi occupant une tranchée signalée comme évacuée, s'est maintenue sans faiblir à courte distance de cette tranchée. A organisé à quatre mètres des fils de fer ennemis une barricade qu'elle a tenue pendant dix jours ».*

Le 1er bataillon relève dans la nuit du 27 au 28 le 3e et tente de progresser, mais l'ennemi tient bon. Depuis deux jours la garde prussienne est là et nous attend. Une attaque sans préparation d'artillerie est décidée pour 19 heures sur la tranchée d'*Hindenburg* à cheval sur le chemin creux de Neuville – Ferme de la Folie.

La 3e et la 1ère compagnies passent en rampant le parapet pour ne donner l'éveil, mais l'ennemi, vigilant, les a vues et ouvre le feu. Tout le monde alors se redresse et se précipite malgré les balles. Le capitaine **BOURDIN**, blessé, tombe : « *Laissez-moi,* crie-t-il . *En avant ! Vive la France !* ». Le Lieutenant **ROUSSEL**, de la 3e compagnie, prend le commandement et lance ses deux compagnies en chantant la Marseillaise. La garde impressionnée recule, la tranchée est occupée par les 40 hommes qui restent encore. L'ordre arrive pendant la nuit de replier. La petite fraction se barricade dans le chemin creux. Jusqu'au 8 septembre, elle se maintient sous un feu violent, repoussant les contre-attaques. Les hommes sont des lions ; les pusillanimes deviennent braves :

Le soldat **LATROMBE**, qui avait hésité au début de l'attaque, revient à sa compagnie ; pris d'une folie héroïque, il monte sur la barricade, et debout, il fusille les allemands dans leur propre tranchée. Cinq fois blessé, **LATROMBE** tire toujours, jusqu'au moment où une balle le frappe à la tête.

Ancestramil

En récompense de son attitude splendide au feu, la 3e compagnie est citée à l'ordre de la Xème Armée avec le motif suivant :

« La 3e compagnie du 74e, ayant reçu l'ordre de se porter à l'attaque d'une tranchée ennemie est sortie d'un seul bond au commandement de son chef, le Capitaine ***BOURDIN*** *; s'est élancée impétueusement à l'assaut en chantant la Marseillaise. A pénétré dans la tranchée ennemie, s'en est emparée et a organisé la position conquise malgré un feu très violent ».*

Le 7 octobre, après dix-huit jours de durs combats, le Régiment est relevé et emmené au repos aux environs de Doullens.

Le 21, le Général **D'URBAL**, au cours d'une revue solennelle, félicite officiers et soldats et proclame que la 5e Division a mérité le nom de « *Division de Neuville* ».

Trois jours plus tard, nous embarquons pour aller au repos dans la vallée de la Noye, au sud d'Amiens. Nous y restons six semaines. Après six mois de campagne en Artois, nous nous sentons revivre. Il était temps, nous étions devenus « un peu sauvages ».

LIHONS

Le 12 décembre, nous occupons le secteur de Lihons-Merleville où nous passons deux mois. Ce deuxième hiver de la campagne est pour tous une nouvelle école d'endurance. Mais la misère est supportée allègrement par nos poilus qui accomplissent leur dur labeur avec leur bonne humeur habituelle. « *C'est la guerre* », disent- ils.

Sur le secteur de Frise, l'ennemi fait une répétition générale de sa prochaine offensive sur Verdun. Le bataillon **LEFEBVRE-DIBON**, en subit le contre-coup devant la Briqueterie de Lihons, où une division est énergiquement repoussée par la 10e compagnie.

Le 18 février, le 74e est relevé et mis au repos dans la région sud-ouest d'Amiens.

Trois jours plus tard, le commandement allemand déclenche sur Verdun sa grande attaque. Il compte sur la surprise et espère une victoire foudroyante et peut-être décisive. Le Régiment est immédiatement alerté, et chacun s'attend à partir sur le lieu du combat. Mais non, il est dirigé sur Estrée-Saint-Denis, afin de renforcer le front de Lassigny où une diversion est attendue. Pendant quinze jours, nous travaillons fébrilement à l'établissement d'une deuxième position dans la vallée du Matz. Le 28 mars seulement, nous embarquons à destination de Verdun. L'heure est venue de participer à la Grande bataille.

Archives Tramil

VERDUN – LA CAILLETTE

Le Régiment débarque le 29 mars à Sommeilles et campe deux jours dans les ruines de la Villette, devant Loupy. Le 2 avril, il est emmené en camions à Baleycourt, aux portes de Verdun. Les nouvelles sont mauvaises. L'ennemi, grâce à sa supériorité numérique et à son matériel formidable, a réussi à déboucher du fort de Douaumont et à s'emparer du plateau et du ravin de La Caillette. Il menace de pénétrer dans le ravin du Bazil. Il faut l'arrêter à tout prix et le rejeter.

Le 74e reçoit l'ordre de contre-attaquer sans retard.

Dès la chute du jour, il se remet en marche vers le théâtre du combat à travers les ruines fumantes de « Verdun martyr » et le Faubourg Pavé, encombré de convois. Il gravit les pentes de Belleville au milieu du grondement de nos batteries. La marche est pénible et lente, car le boche bombarde sans arrêt la route et nous cause de fortes pertes.

Vers minuit, les éléments de tête ont atteint enfin le fort de Souville. Dans la cour où tombent des obus de tous calibres, nous recevons munitions, artifices, outils. Et la marche, un instant arrêtée, reprend sous les obus, sur la piste qui serpente à travers les débris du bois de Vaux-Chapitre.

A 4 heures, les bataillons **CHAMBOUILLAT** et **AUBRY** sont en place, face au fort de Douaumont, au talus du chemin de fer qui longe la pente sud du plateau de la Caillette. En arrière, le ravin du Bazil est une mer de feu. Le 3e bataillon est en réserve au bois de Vaux-Chapitre.

6h 30, les premières vagues se dressent sur le talus. Le 2e bataillon gravit la pente du plateau pendant que le 1er, entrant dans le ravin de La Caillette, remonte vers Douaumont. L'ennemi n'a pas attendu l'attaque, il s'est replié sur la crête et à la naissance du ravin, c'est là qu'il nous attend.

En même temps, un barrage d'une violence inouïe se déclenche. Les ravins de la Caillette et du Bazil, noyés dans les gaz sont infranchissables. Sur le plateau, la lutte s'engage, très vive, nous progressons, mais lentement. Nos pertes augmentent à chaque minute, il faut s'arrêter, l'objectif d'ailleurs est atteint, il s'agit de se maintenir. Des barricades hâtives sont établies dans les boyaux conduisant vers l'ennemi ; on se prépare contre un retour offensif. Toute la nuit est ainsi employée.

Le 4, le bombardement redouble. C'est la contre-attaque. A 19 heures, les vagues apparaissent devant le 1er bataillon, mais les mitrailleuses du lieutenant **BOYER**, à la tranchée des Chasseurs, sont là et font bonne besogne. Des rangs entiers d'Allemands sont fauchés, l'ennemi se replie en désordre, laissant sur le terrain ses morts et ses blessés.

Le 5 au matin, nouvelle contre-attaque qui échoue encore, avec de fortes pertes pour l'assaillant. De notre côté les pertes sont sévères aussi. Pendant quatre jours, le bombardement ne cesse pas. L'accès des ravins est impossible. Pas de ravitaillement, ni vivres ni munitions. La fatigue est extrême et les compagnies sont réduites à quelques hommes.

Ancestrami

Au 1er bataillon, le capitaine **MORACCHINI** et le lieutenant **MASSE** sont les seuls officiers indemnes ; il est temps d'être relevé. Le 36e vient dans la nuit du 5 au 6 prendre notre place et subit cinq jours durant le marmitage, qui devient plus intense. L'ennemi est de plus en plus menaçant.

Le 11 au matin, le tir de l'artillerie redouble. A 16 heures, les vagues allemandes débouchent de leurs tranchées. Un moment surprises, les compagnies du 36e lâchent pied et reculent ; mais les mitrailleuses du capitaine **LAGROLA**, restées après le départ du Régiment, rétablissent la situation. Dix pièces à la fois crachent la mort, ouvrant une trouée sanglante dans les rangs de l'ennemi qui hésite, puis fléchit. Les nôtres, revenant à la charge, bousculent les derniers Allemands et réoccupent le terrain.

A droite, une compagnie du 274e soutenue par les sections de mitrailleuses du sous- lieutenant **FELPIN**, du 74ème, reprend par une vigoureuse contre-attaque tout le terrain qu'elle avait dû céder un instant. Le sous- lieutenant **FELPIN** trouve une mort glorieuse dans ce combat.

Le 14, la compagnie de mitrailleuses rejoint le reste du régiment qui, le 25, est transporté de Dugny à Dammarie où il est mis au repos.

Le sacrifice a été grand, mais le résultat a été magnifique. L'ennemi arrêté dans son élan est rejeté sur Douaumont. Jusque- là nous avons tenu à Verdun, maintenant nous attaquons. Après ce beau fait d'armes, le régiment est cité par le général **NIVELLE** à l'ordre du jour de la IIème Armée :

« *Le 8 avril 1916, le 74e R.I. commandé par le lieutenant-colonel **BRENOT**, arrive sous le feu de l'ennemi, dans un secteur nouveau, où l'ennemi avait fait brèche la veille, a immédiatement rétabli la situation par une brillante contre-attaque ; a poursuivi vaillamment sa tâche pendant six jours consécutifs, arrachant morceau par morceau plusieurs tranchées à l'adversaire, malgré de violentes réactions de sa part, et lui infligeant des pertes considérables* ».

_____

VERDUN – DOUAUMONT

Notre tâche n'est pas terminée. L'Allemagne s'est vantée d'avoir pris le fort de Douaumont, la *pierre angulaire* de la forteresse de Verdun, nous avons mission de lui arracher sa conquête. La tâche paraît au-dessus des forces ; mais avec un chef comme le général **MANGIN**, rien n'est impossible.

Le 18 mai, la division débarque à l'entrée de la ville en ruines, le lendemain elle monte en ligne. Le Régiment reprend le même chemin qui l'a conduit, il y a six semaines, au plateau de la Caillette.

La préparation bat son plein. Notre artillerie, prenant sa revanche, martèle de ses gros obus le fort et les positions allemandes.

Ancestrami

A travers le barrage, le Régiment retourne au ravin du Bazil et à la voie ferrée qui le longe. Les 1er et 2ème bataillons restent là jusqu'au 20 pendant que le troisième prend les avant-postes.

Le 22, le tir redouble. Le plateau est un enfer. Partout les obus éclatent, projetant des jets de flammes et de fumée noire.

11h 50, les nôtres sortent de leur trou, se dressent bondissant vers le fort.

A droite, le commandant **SCHAFFER** est retenu par des mitrailleuses et a peine à déboucher.

A gauche, le bataillon **LEFEVRE-DIBON**, dans un élan magnifique, enlève son premier objectif : la redoute à l'est du fort et fait plus de 50 prisonniers. Continuant son mouvement il atteint la crête. Le capitaine **LANQUETOT**, avec la 11e compagnie, pousse jusqu'à la tourelle 3.212, objectif final du bataillon, et s'en empare après un sanglant corps à corps. La résistance devient très forte, il faut s'arrêter ou s'organiser.

A notre gauche, le 129e R.I est au fort ; un furieux combat y est engagé et dure toute la journée.

A la nuit l'ennemi concentre ses batteries sur le terrain que nous venons de conquérir. Un déluge de feu s'abat sur nous, les gaz nous prennent à la gorge, la soif devient un supplice, mais l'eau n'arrive pas : aucune corvée ne peut atteindre la ligne.

Le 3e bataillon est fortement en pointe et sa situation est précaire. La liaison est impossible avec le 129e R .I et le 2e bataillon. Une large brèche existe dans la ligne. Peu à peu, des groupes d'ennemis s'infiltrent sur les flancs du bataillon qui doit se défendre de trois côtés. Les reconnaissances envoyées pour essayer d'établir la liaison tombent chez l'ennemi sans pouvoir remplir leur mission.

Le caporal **FAFFIN**, de la 9e compagnie, parti seul à la recherche du 129e R.I, est capturé par trois allemands, mais il parvient à se dégager et à son tour emmène ses agresseurs dans nos lignes.

Le 23 au matin, le martelage est plus fort encore. Des rafales d'obus s'abattent sur les flancs du fort et sur le plateau ; il devient évident qu'une contre-attaque se prépare.

A 12 heures, l'ennemi sortant de ses lignes attaque sur le 129e R.I au fort, et sur le bataillon **LEFEVRE-D'IBON** qui se défend à la Tourelle et à la redoute avec une farouche énergie. Mais il y a le nombre. A 13h 30, le 3e bataillon est complètement encerclé, il tient cependant. Le capitaine **LANQUETOT**, à la tête de ses hommes fait des prodiges.

A la fin, la poignée de braves luttant un contre dix, cernés, sans vivres ni munitions, souffrant de la soif, harassée par deux jours de combats incessants, sans espoir de secours, est obligé de se rendre. Son honneur est sauf, elle a tenu jusqu'à la limite des forces humaines.

Essayer de peindre ce que fut Verdun est difficile. Retracer les souffrances, les angoisses indicibles de ceux qui ont arrêté l'élan de l'Allemand est impossible. Une énergie surhumaine les a soutenus. Nos chefs ont dit : « *Ils ne passeront pas* ». Ils ont répété : « *Ils ne passeront pas* ». La phrase magique a électrisé toutes les volontés. La France peut compter sur ses fils ; pas un pouce de terrain ne sera cédé. Déjà l'ennemi est arrêté. Nous venons de faire dans ses lignes une

première brèche. D'autres vont continuer notre tâche. Bientôt une nouvelle vague puissante brisera l'élan de l'adversaire, écartant sa menace sur Verdun, qu'il ne prendra jamais.

Dans la nuit du 24 au 25, le Régiment est relevé et embarque le 27 pour Dammarie où il revient au repos. Il a beaucoup souffert pendant la lutte, il faut le reconstituer.

Des renforts arrivent, jeunes gens qui n'ont pas vu le feu encore, mais encadrés par « *ceux de Verdun* ». Ils recevront à leur contact le souffle d'énergie qui fait gagner les batailles.

_____

LES HAUTS-DE-MEUSE

Le 24 juin 1916, le Régiment est transporté en camions dans la région des Hauts-de-Meuse, où il occupe le secteur de Vaux- les-Palameix.

Après les dures journées de Verdun, ce coin du champ de bataille, avec ses collines et ses vallons boisés, est d'un calme qui étonne presque.

Seul le bois Bouchot est réputé dangereux. La proximité des lignes ennemies, les torpillages fréquents y rendent le séjour mouvementé.

Le 24 septembre, le Régiment se déplace vers le nord pour occuper la butte des Eparges.

Les Eparges : nom redoutable par l'âpreté du duel qui s'y livre depuis bientôt deux ans.

Aux assauts de février 1915, a succédé la guerre de mines, lutte sournoise qui nous tient nuit et jour sous sa menace.

Là où jadis se dressait l'éperon boisé dominant la plaine de Woëvre, l'œil ne découvre plus qu'un champ d'entonnoirs, labouré sans cesse par les projectiles.

L'Allemand occupe entre le point « X » et le point « C » une position dominante d'où il harcèle nos postes accrochés aux lèvres des cratères. Les tranchées et boyaux que nous creusons au flanc de la colline sont nivelés par les torpilles et l'eau qui jaillit de toutes parts transforme le tout en un bourbier.

C'est dans cette situation que nous vivons quinze jours durant des heures pleines d'angoisse. Trois fois le terrible volcan s'ouvre sous nos pieds, ensevelissant dans son linceul de boue tant de braves camarades.

Voici d'ailleurs en termes émouvants le récit vécu de l'explosion d'une mine allemande, le 19 octobre 1916 :

Ancestramil

« J'avais relevé la veille entre le point « X » et le point « C » une section du 129e R.I. Ma nuit avait été occupée à visiter mes postes et à établir la liaison. Le jour venu je rentre dans mon trou, un rameau d'écoute de mine descendant en oblique sur une quinzaine de mètres. Tout est calme. Il paraît que depuis deux jours l'ennemi ne travaille plus à son fourneau de mine. Allons-nous sauter ? Personne n'y songe !
Vers 16 heures, très nettement nous distinguons les détonations de plusieurs pétards.
« – Chic, les boches travaillent, ce n'est pas pour aujourd'hui ! »
Au même instant, nous entendons un grondement formidable, notre abri bascule puis retombe comme si un hercule l'avait soulevé de plusieurs mètres puis l'avait laissé retomber lourdement. Nous sommes renversés les uns sur les autres dans l'obscurité.
On entend des cris, quelqu'un est blessé ; nous rallumons une bougie, nous dégageons le camarade qui heureusement n'a rien.
« – Allez les gars ! Des grenades et sortons ! »
Sortir ! … L'entrée est obstruée sur trois mètres au moins. De plus une voie d'eau s'est ouverte à la partie supérieure de la sape.
Sans perdre de temps, nous nous mettons au travail. Pour atteindre l'éboulement, il faut se glisser à plat ventre au milieu du ruisseau ; un homme seulement peut travailler à la fois.
Une heure passe, deux heures, deux siècles …
L'eau monte, l'air se fait plus rare.
Je renonce à décrire l'angoisse d'un homme qui sent sa fin venir, qui la voit venir et qui se rend compte qu'il ne peut y échapper.
Voilà trois heures que la mine a explosé, l'eau atteint nos pieds. Les bougies se sont éteintes, nous ne respirons que très difficilement, il semble que tout se met à tourner.
Tout à coup un cri se fait entendre :
« – Mon aspirant, voilà le jour ! »
L'homme qui travaille a réussi à faire un trou dans la boue, au moyen d'un canon de fusil.
Enfin ! Chacun se sent revivre. Déjà nous respirons. Nos bougies recommencent à brûler. Encore une demi-heure et nous sortons de cet enfer. Il était temps !
Où sommes-nous, chez l'ennemi ? Chez nous ? Que s'est-il passé pendant ces quatre heures ? Que sont devenus mes postes ?
J'indique aux hommes la direction de nos lignes ; je vais essayer de retrouver mon monde. Mais l'aspect du terrain est complètement modifié. Pendant une demi-heure je fouille les ténèbres. Rien … Tout à coup, il me semble voir deux ombres, je me fais connaître ; les hommes s'éloignent et envoient une fusée dans ma direction. C'est une fusée allemande.
Je retourne vers l'arrière. J'arrive au P.C. du bataillon, P.C. Bois-Joli !!! J'étais porté disparu.
De ma section, personnes n'a de nouvelles ? Je remonte et trouve le sous-lieutenant ***DE MALIBRAN****. Le commandant de compagnie arrive.*
En plaçant d'autres postes nous retrouvons le caporal ***JOUANNEAU****, les soldats* ***MALCOIFFE*** *et* ***GENEVE****, en ligne au moment de l'explosion. Pendant quatre heures, ils ont empêché les patrouilles ennemies de fouiller le terrain et de l'occuper. Ce sont les seuls survivants.*
Je suis à bout de forces. L'excitation nerveuse qui m'avait soutenue jusque-là est tombée. Je ne suis plus qu'un paquet de boue et tremble de tous mes membres. On ne veut plus de moi ».

Dans cette lutte inégale soutenue par les boches et les éléments, le soldat du 74e est ce que nous l'avons vu à la Caillette et à Douaumont. Il supporte avec courage les plus dures privations

Les conscrits de la classe 16 qui viennent d'arriver, sont dignes de leurs aînés. L'apprentissage est rude, mais sans faiblesse, ils suivent l'exemple des « Anciens » et avec les Vieux Grognards on ne bronche pas.

Le 26 octobre 1916, le Régiment occupe le secteur de Mouilly, où il reste sans interruption jusqu'au mois de février 1917.

Sans le climat rigoureux des Hauts-de-Meuse et le rude hiver de 1916-1917, nous n'aurions pas trop à souffrir. Le front n'est pas agité, seule la partie de notre ligne à cheval sur la route Mouilly – Saint-Rémy est l'objet de fréquentes tentatives de coups de main de la part de l'adversaire.

Pendant le mois de janvier, à la tranchée de Calonne, l'activité de l'artillerie de tranchée devient plus forte. Evidemment l'ennemi cherche des renseignements, mais toutes ses tentatives échouent ; nous sommes sur nos gardes.

_____

LE CHEMIN DES DAMES

Le 12 février 1917, le régiment est embarqué pour le camp de Gondrecourt, en Lorraine.

Il y est mis à l'entraînement en vue des opérations offensives du Chemin des Dames, auxquelles la 5ème Division doit participer comme division d'exploitation de l'Armée Duchêne.

Elle est amenée le 16 avril à pied d'œuvre pour le début de la grande attaque, mais n'est pas engagée. Ce n'est que le 8 juin 1917 que le 74e prend part à la bataille.

Le Chemin des Dames est depuis deux mois le théâtre de violents combats. L'ennemi tient encore la partie nord du plateau et cherche à nous chasser des positions que nous avons si chèrement conquises en avril et en mai 1917.

Le régiment occupe la zone dite des « Grelines », à l'est de Braye-en-Laonnois, plateau en forme de « V », flanqué par des ravins que l'ennemi domine et balaie avec ses mitrailleuses. On a l'impression d'être isolés du reste du monde et d'être à la merci du moindre fléchissement de notre ligne dans les secteurs voisins.

Le duel d'artillerie s'apaise seulement à de rares intervalles. Le jour, les tirs de destruction martèlent nos positions de leur gros obus, et la nuit à la moindre alerte, le barrage se déclenche sur toute la ligne.

Les ravins sont submergés par les gaz et le plateau est transformé en une mer de feu.

Pendant que dans les secteurs voisins, sur le plateau de Cerny et à la ferme Froidmont, l'ennemi lutte pour reprendre les observatoires qu'il a perdus, il cherche devant nous à obtenir des renseignements et multiplie ses coups de main. Sa méthode est l'attaque brusquée : après un court mais très violent bombardement, il lance des bataillons de « Stosstruppen » qui s'infiltrent le plus loin possible dans nos lignes et balaient au retour tout le terrain.

Le 22 juin, il tente une action à l'est de la route de Braye-en- Laonnois à la ferme Malval. Mais la 9e compagnie à l'exemple de son chef, le lieutenant **PLESSIS**, est à son poste, pas un homme

Amestramil

ne bouge et l'ennemi sous le feu des F.M. et des mitrailleuses de la section **DURU**, n'ose même pas déboucher.

Pour donner une idée de l'entrain de nos hommes il faut citer l'exemple du soldat **EUDINE**, de la 9e compagnie dont la section est en soutien.

Il arrive en première ligne et très calme dit au chef de section qui est là : *« Mon aspirant, il n'y a pas moyen de rester dans la tranchée de soutien. Ici c'est la même chose, mais au moins je servirai à quelque chose »*. Vingt secondes après, un obus tombant dans la tranchée ensevelissait le chef et le soldat.

Le 24 juillet, l'ennemi attaque de nouveau. Il est reçu cette fois par la 3e compagnie.

Un groupe de boches entoure le petit poste défendu par le sergent **LEMAGNIEN** et ses quatre hommes. En combattant, la petite garnison se retire pour ne pas être coupée. Le caporal **LOULLIER** est tué, les soldats **CHRISTIANE**, **ROGER** et **RAVE** sont blessés. Les Allemands sont cinquante, mais il n'est pas question de se rendre. L'ennemi se retire sans avoir accompli sa mission.

Le 27 juillet, le Régiment est mis au repos dans la région de Fère-en-Tardenois et, dès le 13 août 1917, il reprend sa garde.

Il occupe cette fois le secteur d'Ailles. Nous tenons là, en certains points la crête du plateau ; mais l'ennemi par ses attaques a réussi à former dans nos lignes un saillant dangereux, il faut lui faire lâcher prise.

Une attaque est projetée le 27 août, mais le mauvais temps la retarde, nous sommes exténués. Nous cédons la place aux camarades du 114e B.C.A. qui le 31 août, sous les ordres du lieutenant-colonel **BRENOT** font une large brèche dans les positions de l'adversaire.

SAINT-QUENTIN

Le 2 septembre 1917, la Division est transportée dans l'Oise.

Après un court séjour aux environs de Noyon, le régiment se porte par étapes vers Saint-Quentin. Il traverse toute la zone mise à sac par les Huns modernes lors de leur repli de mars1917. Ce ne sont partout que villages rasés, arbres coupés, cultures ravagées. La misère des malheureux habitants végétant dans ce désert fait peine à voir. Chacun frémit de colère à la vue de tant de ruines et puise une énergie nouvelle pour vaincre l'ennemi héréditaire et le punir de tant de crimes.

Le 17 septembre, le régiment prend position devant Saint-Quentin, l'une des pierres angulaires de la ligne Hindenburg.

Ancestrami

Des observatoires nous surveillent de toute part et permettent à l'artillerie ennemie de gêner nos moindres mouvements. Nos lignes établies depuis peu, au gré de la poursuite, sont encore imparfaites. Il faut les renforcer contre un retour offensif.

Le régiment de nouveau entre dans une ère de travail. Pendant les six mois de notre occupation, des kilomètres de tranchées et de boyaux sont creusés, protégés par d'épais réseaux. Des abris solides sont construits.

De la Somme à l'Omignon, où nos postes sont en contact avec l'Armée britannique, les bataillons occupent alternativement les secteurs de Dallon, Gricourt, Fayet et Pontruet.

La position de Fayet qui découvre une partie de la ligne Hindenburg est très disputée ; les coups de main ennemis s'y succèdent. Nos grenadiers résistent à toutes les tentatives et empêchent l'ennemi de nous arracher de précieux observatoires.

A leur tour, nos détachements de reconnaissance exécutent de jour et de nuit des patrouilles hardies, pénètrent dans les lignes ennemies et ramènent des prisonniers.

Le lieutenant **LEPLAT** et l'aspirant **BELLET** à Pontruet ; le lieutenant **DAGUET** et le sergent **LETERTRE**, au Moulin-d'en-Haut ; le lieutenant **GAUGRY** et l'aspirant **HAVAGE**, devant Gricourt à la tête de quelques volontaires réussissent des raids audacieux. Ils procurent au Commandement des renseignements et des identifications doublement utiles depuis que l'on sait que **LUDENDORFF** prépare dans la région son assaut décisif pour 1918.

Le 11 janvier l'Armée britannique étend son front jusqu'à la Somme. Le régiment est relevé par la 182e Brigade anglaise (Warrickshire) et embarque à Ham pour la Champagne.

LA CHAMPAGNE

Après une période d'entraînement au camp de Mailly, pendant les mois de janvier et février 1918, le Régiment se rend par étapes dans la région de Suippes, et le 3 mars 1918 occupe le secteur de Souain devant la butte de Navarin.

Cette partie du front, théâtre de notre offensive de 1915, est organisée suivant les dernières règles de l'art de la fortification en campagne. Nos bataillons s'y installent et travaillent encore à améliorer la position. Car sur tout le front on attend l'offensive allemande que l'on sait imminente.

C'est sur le front britannique qu'elle se déclenche. Mais le régiment ne tarde pas à en subir le contre-coup. Le lieu choisi est la route de Souain à Somme-Py.

Le 20 mars 1918, au matin, un bombardement intense annonce l'attaque. Au petit jour, l'ennemi lance sur nous son « Sturmbattalion n°2 », bataillon d'assaut spécialement entraîné en vue de cette opération.

Ancestramil

Suivant les ordres donnés nos postes avancés, dès la première alerte se sont repliés sur des îlots de résistance que l'ennemi aborde aussitôt. Mais les poilus de la 7e compagnie résistent bravement. A coup de grenades et de mousqueton, ils tuent tout ce qui se présente tandis que leurs camarades de la CM2 ouvrent sur le gros des assaillants un feu meurtrier.

L'ennemi hésite. La 7e compagnie à son tour s'élance à la contre-attaque et refoule en désordre les boches qui avaient réussi à entrer dans la position.

Un témoin de ce combat glorieux nous en trace le récit suivant :

« Le 20 mars, à 3h 55, l'ennemi déclenche une violente action d'artillerie sur le point d'appui Cabane », sur les points d'appuis voisins et les arrières.
A 5h 30, alors qu'il fait encore nuit, on entend crier : « Voilà les boches ! »
En effet, trois groupes de « Stosstruppen », d'un effectif de 35 à 40 hommes chacun, s'avancent jusqu'au réseau entourant l'îlot « Claire » et, par les brèches faites par leur artillerie, pénètrent dans l'îlot.
La lutte s'engage. La petite garnison sait qu'elle ne sera pas soutenue, qu'elle doit prolonger la résistance jusqu'au dernier homme pour permettre aux réserves de prendre leurs positions de combat. Son héroïsme est à citer en exemple.
*Le soldat **PARIS**, grièvement blessé, continue à lancer des grenades, il réussit à lui seul à arrêter un groupe ennemi très important.*
*Le sous-lieutenant **TURPIN**, voyant un fusilier-mitrailleur hors de combat prend son arme et continue le tir. Sentant l'attaque faiblir, il entraîne toute la garnison de l'îlot au cri de : « Vive la France ! En avant ! A la baïonnette ! ». L'ennemi surpris croyant à l'arrivée de troupes de contre-attaque bat en retraite et regagne ses tranchées dans le plus grand désordre.*
*Le soldat **JAMES**, emmené par quatre boches réussit après un sérieux corps à corps à se dégager et à revenir dans nos lignes.*
Non seulement l'ennemi n'a pas rempli sa mission, qui était d'arriver jusqu'au PC du bataillon, mais il subit de très lourdes pertes et laisse un prisonnier entre nos mains.
Le 21, de 3 à5 heures le bombardement reprend aussi violent que la veille. A 5h 45, l'ennemi attaque les îlots « Claire » et « Zoé ». Grâce à la vigilance des défenseurs, électrisés par le succès de la veille, l'ennemi complètement désorganisé doit battre en retraite avant d'atteindre les réseaux ; ses pertes sont sévères.
L'ennemi décide d'attaquer de jour. Après une préparation d'artillerie qui dure toute la matinée du 22 mars 1918, il lance entre 16 heures et 18h 30 deux attaques sur les îlots du point d'appui « Cabane ». Sous le feu de nos mitrailleuses, de nos F.M. et de notre artillerie, il échoue complètement.
Durant trois jours et trois nuits, la 7e compagnie est attaquée quatre fois par des forces ennemies très supérieures. Elle résiste victorieusement, ne perd pas un pouce de terrain, elle déjoue les plans de l'ennemi et lui cause de grosses pertes ».

A la suite de ce beau fait d'armes, la 7e compagnie du 74e est citée à l'ordre de la IVe Armée :

*« Unité d'élite, s'étant toujours distinguée depuis le début de la campagne sous l'énergique commandement du capitaine **DEJEAN**, dès son arrivée dans un secteur inconnu par elle, a été attaquée par des forces ennemies très supérieures. A résisté avec un entrain et un acharnement héroïques à de nombreuses attaques à la grenade, accompagnées de jets de liquides enflammés, maintenant toutes ses positions, en dépit des pertes éprouvées par de violents et continuels bombardements par obus toxiques ».*

Les mois d'avril et mai 1918 sont moins agités.

L'ennemi est préoccupé par sa grande offensive sur le front franco-britannique. Le commandement français à son tour a besoin des renseignements que nos reconnaissances vont lui fournir. Les lieutenants **GAUGRY**, **LEPLAT** et **GERVAIS**, l'aspirant **BELLET**, avec leur groupes de volontaires réussissent dans les lignes ennemies des raids au cours desquels ils ramènent des prisonniers et permettent d'obtenir ainsi des indications sur les intentions de l'ennemi.

Le 27 mai, le boche déclenche sa nouvelle offensive sur le Chemin des Dames et dès le premier jour progresse rapidement vers le sud. La situation est critique pour le front de Champagne qui risque d'être débordé. Il faut à tout prix maintenir la position de Reims, véritable pivot de la bataille ; toutes les réserves de l'Armée y sont dirigées en hâte.

La 5e Division étend son front et détache pour la garde des monts de Champagne le 3e bataillon du 74e R.I. Mais c'est ailleurs que le régiment va être appelé à donner des preuves nouvelles de sa valeur.

Le 14 juin 1918, il est relevé par le 109e R.I, le 17 juin il est embarqué en chemin de fer pour la région sud d'Amiens, où il reste jusqu'au 12 juillet en réserve de l'Armée Debeney que l'ennemi menace.

Le 15 juin, le colonel **BRENOT** nommé au commandement d'une infanterie divisionnaire quitte le régiment qu'il avait conduit au feu depuis septembre 1914. Il est remplacé par le lieutenant-colonel **HARTEMANN**.

LA BATAILLE DE L'OURCQ

Le 13 juillet 1918, le 74e R.I. en deux étapes, est transporté en auto à Boursonnes, en lisière de la forêt de Villers-Cotterêts, où il est mis à la disposition de l'Armée **MANGIN**.

Nous apprenons le déclenchement de la nouvelle ruée germanique sur le front de Champagne que nous venons de quitter et à l'organisation duquel nous avons travaillé et de toutes nos forces. Nous savons que le boche n'a pu passer. Confiance ! L'heure de la grande revanche va sonner. Demain se déclenchera notre contre-offensive qui décidera du sort de la guerre !

Le 17 juillet au soir, le Régiment reçoit l'ordre de se porter aux lisières orientales de Villers-Cotterets. La traversée de la ville bombardée et de la forêt, plongée dans l'obscurité est pénible. Un orage éclate. C'est aux lueurs des éclairs par une pluie diluvienne, que nos bataillons se fraient un passage sur la route que sillonnent d'innombrables convois. Ce ne sont partout que régiments en marche, batteries, caissons, camions, chars d'assaut, qui tous se dirigent vers Corcy.

A 4 heures, nos bataillons atteignent le carrefour des Cornillards et prennent leur formation de rassemblement derrière le 5e R.I.

Ancestrami

Nous sommes tout près des lignes et cependant tout est silencieux. Pas une balle, pas un obus.

Nous venons d'apprendre quel rôle glorieux nous est dévolu, dans cette journée désormais historique du 18 juillet 1918.

Les Armées **MANGIN** et **DESGOUTTE** vont attaquer au petit jour depuis Château-Thierry jusqu'à Soissons. Elles porteront au flanc de l'ennemi un choc redoutable qui, s'il réussit, doit amener la débâcle de toutes les armées allemandes massées dans la poche de la Marne.

La 5e D.I., en réserve derrière la 128e D.I. qui attaque devant Corcy, dépassera cette dernière dès que la première position sera conquise et exploitera le succès en direction générale de l'Ourcq.

Nos positions de départ en avant de Corcy sont assez mal définies. Au cours d'attaques locales, nos troupes ont repris ce village et refoulé l'ennemi de l'autre côté de la Savières, qui à cet endroit forme un vaste marécage. Nous sommes accrochés aux nombreux boqueteaux qui bordent la vallée. Les communications avec nos éléments avancés sont précaires, seules quelques passerelles y donnent accès.

Grâce aux ténèbres de cette nuit d'orage, nos troupes d'assaut ont pu se masser sur leurs emplacements de départ.

A 4h 35, l'attaque se déclenche sur tout le front de la Xe Armée. En une minute toute la forêt semble s'embraser sous le feu des milliers de canons qu'elle recèle. Le roulement ininterrompu de la canonnade est réellement impressionnant.

Dès le début, les premières vagues d'infanterie collant au barrage roulant ont abordé les lignes ennemies. La surprise pour le boche est complète, nos troupes pénètrent profondément dans ses lignes.

Au centre, toutefois la progression est presque immédiatement arrêtée par les mitrailleuses du buisson d'Haurwison, croupe boisée flanquant la vallée de la Savières et que l'ennemi tient avec des forces importantes.

La passerelle de Corcy est balayée par des mitrailleuses et l'artillerie adverse qui s'est ressaisie déclenche un barrage qui rend difficile le passage du 5e R.I.

On ne peut songer à attaquer le bois de face.

La 5e D.I reçoit l'ordre de le tourner par le nord et par le sud.

A 10 heures, le lieutenant-colonel **HARTEMANN** est blessé à son poste de combat. Le commandant **PAUL** prend le commandement du Régiment.

A 16 heures, les bataillons **AMADIEU** et **JAURES** réussissent à franchir la Savières à hauteur de la ferme Javage et manœuvrent pour prendre à revers le Hautwison ; à 20 h 30, le bois est complètement en notre pouvoir.

Presque en même temps le bataillon **AMADIEU**, après une lutte très vive, s'empare de la ferme de Lionval ; le bataillon **JAURES** pousse ses patrouilles aux abords de Villers- le-Petit.

Ancestrami

Pendant ces opérations, le bataillon **SPACENSKI** détaché du régiment comme réserve de D.I. a suivi le mouvement du 5e R.I et a contourné le Hautwison par le nord.

A la chute du jour, toutes les organisations ennemies sont tombées, la ligne des batteries est franchie, le boche se retire, nos batteries quittent le couvert de la forêt et s'élancent sur les traces des fantassins.

Le 19, à 9 heures le bataillon **JAURES** après un vif combat se rend maître de Villers- le-Petit, culbute sa garnison et prend cinq canons de 105. Ces pièces, en bon état sont immédiatement retournées et servies par le personnel de liaison d'artillerie aidé de quelques fantassins.

A 10h 30, le même bataillon aborde la ferme d'Edrolles où l'ennemi résiste avec acharnement.

Le bataillon **JAURES** très éprouvé est relevé dans la nuit par le bataillon **AMADIEU**. Ce dernier, progressant sans arrêt, atteint le 20 au matin les lisières sud du bois de Billy fortement tenues.

Les poilus du 2e bataillon engagent le combat et après une lutte allant jusqu'au corps à corps, pénètrent dans la position.

Le bataillon **JAURES**, de son côté n'est pas resté inactif. Il pousse une pointe sur Billy- sur-Ourcq, y pénètre par surprise pendant la nuit, culbute la garnison et ramène de nombreux prisonniers.

Le 21 juillet 1918, dès 4h30 l'attaque générale reprend sur toute la ligne.

Le bataillon **AMADIEU** atteint rapidement la croupe 72-184, son premier objectif. Il le dépasse et progresse vers l'est malgré le feu des nombreux nids de mitrailleuses, qu'il est obligé de réduire à la grenade. Dès 8 heures le bataillon aborde les lisières du bois Saint-Hilaire, fortement tenu. Une préparation d'artillerie est demandée et, à 15 heures, la progression reprend irrésistible ; le bois est traversé en trombe, la garnison est tuée ou prisonnière.

A 20 heures après un assaut remarquable, les lisières ouest du bois Savart sont aussi en notre pouvoir.

Le 22 juillet, le bataillon **JAURES** reprend le mouvement en avant et s'empare du bois Savart en entier ; il est à quelques centaines de mètres d'Oulchy- la-Ville.

Le 74e se trouve de ce fait fortement en pointe et est soumis aux feux croisés des mitrailleuses qui se révèlent de plus en plus nombreuses. L'ennemi semble vouloir défendre Oulchy et intensifie ses tirs de tous calibres mélangés d'obus toxiques.

Le lieutenant **PRENEZ** avec le Groupe Franc du 1er bataillon exécute dans la nuit du 23-24 juillet une brillante reconnaissance. Il se glisse jusque dans les vergers d'Oulchy- la-Ville, tombe sur une section de vingt boches, en extermine un grand nombre, et ramène sept prisonniers qui fournissent de précieuses indications. Oulchy-la-Ville est tenue par trois bataillons bavarois arrivés la veille, abondamment pourvus de mitrailleuses et de lance-bombes. Le commandement décide d'enlever cet obstacle par une action d'ensemble.

Ancestrami

Le 25 juillet, après une forte préparation d'artillerie, l'attaque est déclenchée. A 13 heures, le bataillon **JAURES** bondit le bois de Savart à travers le barrage ennemi et pénètre dans Oulchy. La garnison prise de panique est tuée en grande partie, le reste fuit en désordre.

Oulchy est une véritable forteresse. Le 1er bataillon y capture quatorze canons dont sept de gros calibre, plusieurs lance-bombes, des fusils anti-tanks et un grand nombre de mitrailleuses.

Dans la soirée et pendant la nuit, la progression continue. Nos éléments légers atteignent la route Soissons – Château-Thierry, occupant ainsi la principale voie de communication de l'ennemi.

Pendant ces durs combats, le bataillon **SPACENSKI**, gardé en réserve au début de la bataille est mis le 22 juillet à la disposition du 224e R.I., régiment de gauche de la Division qui a été durement éprouvé et n'avance plus qu'avec de grandes difficultés.

Le 23 au matin, le bataillon **SPACENSKI** attaque en avant de la ferme Fronteny. En un assaut irrésistible, il bouscule l'ennemi qui fuit en désordre ; les poilus de la 9e et 11e compagnie grisés par le succès, s'élancent au pas de course sur ses traces, il faut les retenir. Une avance de trois kilomètres est obtenue en trois quart d'heure. Voici d'ailleurs un extrait du rapport fourni par le 224e R.I. sur les opérations du 3e bataillon du 74e R.I. :

*« Le bataillon **SPACENSKI**, partant de la Garenne de Manet où il s'était trouvé en réserve la veille, fait son passage de ligne au sud de la ferme Fronteny entre 5 et 6 heures. A 7h 30, rend compte qu'il est arrivé à la cote 148, son objectif ».*

Des éléments avancés sont poussés jusqu'à la route Soissons – Château- Thierry qu'ils atteignent. Une mitrailleuse est placée à la cote 136 pour couvrir l'installation du gros dans les bois. Le front est déjà flanqué par une section de mitrailleuses conduite par le lieutenant **SABATHE** arrivé en même temps que les premières vagues.

Au bois 148, le bataillon **SPACENSKI** a fait 25 prisonniers et un officier. Il a pris deux canons de 105 ; deux chevaux morts à côté indiquent que l'ennemi a essayé d'emmener ses pièces.

Le reste de la journée se passe à observer les mouvements de l'ennemi qui, manifestement, évacue la région d'Oulchy.

Le 25 juillet à 0h 50, l'ennemi déclenche un violent bombardement de tous calibres sur Plessier-Huleu et le prolonge sur la ferme Fronteny et les arrières. Ce bombardement dure jusqu'à 2h25. Le commandant **SPACENSKI** demande le barrage par fusées d'abord, puis par T.P.S. L'ennemi a attaqué le Régiment à notre gauche, qui s'est replié, suivi par l'adversaire qui continue son mouvement et aborde la corne nord-est du bois occupé par le bataillon **SPACENSKI**. Ce bataillon repousse l'attaque avec tous ses moyens de feu. La consigne renouvelée est que « *quoiqu'il arrive, on ne cédera pas un pouce de terrain* ».

Les 27 et 28 juillet, les trois bataillons sont retirés de la bataille et transportés en auto dans la région de Compiègne.

Nos pertes sont sérieuses, mais le moral est plus élevé que jamais. Ce n'est plus le boche agressif et entreprenant qui est maintenant devant nous. Quelque chose est changé, le Poilu se retrouve dans son élément ; il peut enfin se battre au grand jour et le résultat ne se fait pas attendre. Pendant dix jours d'une lutte acharnée, il a vaincu un ennemi supérieur en nombre,

abondamment pourvu de matériel, tout grisé encore de ses succès d'hier. Mais surtout l'Allemand est obligé de reculer ; sa retraite définitive est commencée ; de durs combats seront livrés encore, mais le succès de la première heure fait bien augurer de l'avenir. Le 74e R.I. a eu une part prépondérante à la belle victoire de la Xe Armée. A la suite de ses succès, le général **MANGIN** l'a cité à l'ordre du jour en ces termes :

*« Superbe régiment d'une valeur combative au-dessus de tout éloge. Sous le commandement du chef de bataillon **PAUL** a pendant les combats du 18 au 25 juillet 1918 conquis de haute lutte les objectifs qui lui avaient été désignés, s'emparant, en dépit d'un ennemi supérieur en nombre, de nombreux bois âprement défendus par des mitrailleuses, de plusieurs crêtes et par un assaut irrésistible, d'un village qui constituait le réduit de la résistance ennemie. Pendant ces combats, malgré les tirs incessants de l'artillerie ennemie qui cherchait à écraser les lignes de tirailleurs, malgré la résistance opiniâtre, désespérée de l'infanterie adverse, malgré les pertes qu'il subissait, et bien que son chef de Corps et de nombreux officiers aient été mis hors de combat a enlevé 12 kilomètres de territoire, pris 21 canons, de nombreux prisonniers, ajoutant une admirable page à son histoire déjà glorieuse ».*

_____

LA BATAILLE DE L'AISNE

Après un court repos, le régiment est transporté le 17 août 1918 dans la région de Villemontoire et Parcy- Tigny.

L'ennemi dans l'intervalle a été contraint de repasser en hâte l'Aisne et la Vesle. Il s'est retranché sur ses anciennes positions de 1914-1915.

L'Armée **MANGIN** reçoit l'ordre de forcer l'Aisne et d'attaquer dans la direction générale de Laon.

La 5e Division va opérer entre Vénizel et les faubourgs est de Soissons.

Le 27 août, le 74e R.I. prend position devant Venizel. Il tente dès le lendemain par des actions locales de traverser l'Aisne afin de permettre au Génie d'établir ses passerelles.

Le bataillon **JAURES** en entier passe sur la rive droite. Le 3 septembre, une attaque vivement menée lui permet de s'emparer de la tranchée d'Allemagne, du boyau Nord-Sud, de l'Ouvrage Carré et de se relier à gauche du 5e R.I qui vient de prendre le parc du Holin. Le bataillon **RAFFENNE** passe l'Aisne à son tour.

Le 4 septembre, au petit jour, les deux bataillons attaquent en direction de l'est ; l'ennemi vaincu nous abandonne successivement la tranchée de Hesse, les boyaux de Landau, de Hambourg, de Kiel et de Cassel.

Ancestrami

Le bataillon **RAFFENNE** pousse jusqu'au-delà de la route Venizel – Bucy et s'empare du bois Baltan. De nombreux prisonniers tombent entre nos mains.

A 16h 30, le bataillon **JAURES** fait irruption dans le village de Moncel. L'ennemi résiste avec acharnement et ce n'est qu'après un dur combat que le village est nettoyé. Profitant de ce succès, le bataillon **RAFFENNE** enlève le hameau de Sainte-Marguerite et refoule l'ennemi vers les plateaux de l'Aisne.

Le 6 septembre, le 1er bataillon atteint le vallon de Chivres. Des mitrailleuses en grand nombre se dévoilent aux lisières du bois du Moulin et sur la crête du fort de Condé, arrêtant ainsi sa progression. Ses pertes depuis le début de la bataille sont sévères ; il est relevé par le bataillon **SPACENSKI**, resté jusque-là en réserve.

Ce dernier aborde, le 7 septembre au matin, le plateau à l'est de Vregny et s'empare du Moulin-aux-Bois.

Par une manœuvre hardie, il fonce vers le nord et oblige l'ennemi à nous abandonner le bois du Moulin et la ferme Chimy.

Voici du reste, le récit des opérations du bataillon **SPACENSKI**, fait par un témoin oculaire :

« Le 6 septembre, à 22 heures le bataillon attaque avec la 10e compagnie en tête et progresse jusqu'au bois de la ferme Chimy.

Le 7 il se porte sur sa base de départ (route Nanteuil – Chimy) pour une nouvelle attaque qui a lieu à 21 heures. Les 9e et 11e compagnies, traversant un violent barrage, progressent dans la nuit très noire qui retarde leurs mouvements et pénètrent par surprise dans l'intérieur des lignes boches. L'ennemi est devant et derrière nous. Un groupe de ravitailleurs est mis en fuite et laisse un prisonnier entre nos mains.
*Le 8 septembre, au jour, pendant que l'aspirant **MUSSET** à la tête d'une poignée de braves de la 9e compagnie bouscule le poste qui gêne notre progression et fait une vingtaine de prisonniers, la 11e compagnie progresse jusqu'aux lisières nord-est de Sancy.*
*Le sous-lieutenant **MIRLAND** attaque résolument une barricade défendue par des mitrailleurs, abat une partie des occupants, fait deux prisonniers et met le reste en fuite.*
*Le caporal **CHATELAIN** qui a été le plus acharné, trouve une mort glorieuse en ce combat corps à corps.*
Une violente contre-attaque se déclenche, nous la repoussons mais elle arrête notre progression. Nous avons de fortes pertes et les hommes sont à bout de forces.
*Le lendemain, 9 septembre, nous attaquons à nouveau, à 14 heures, le chemin creux Sancy – Les Golets. Dans un élan merveilleux, la 11e compagnie collant au barrage roulant, atteint son objectif qu'elle dépasse même au nord. L'adjudant **TULASNE**, qui a la direction du groupe avancé, mène le combat corps à corps. Les Allemands, d'abord affolés, se ressaisissent et nous contre-attaquent de tous côtés. Nous sommes peu nombreux, sans liaison à droite ni à gauche et l'ennemi nous a débordés. Ordre est donné de rejoindre les emplacements de départ. Le sergent **ASSAUD**, chef de section de la C.M.3 ; les sergents **BOUTEILLER** et **BOLE**, les soldats **FAYOLLE** et **RENAULT**, sont admirables de courage et abattent les boches à bout portant. A 16 heures, nous réoccupons nos emplacements de départ en ramenant 78 prisonniers. Pendant ce temps, la 9e compagnie d'abord clouée au sol par un feu violent de mitrailleuses a pu progresser. Le sergent **LURKIN**, avec une poignée d'hommes, s'empare, au cours d'un vif combat, d'un poste situé dans le chemin creux et ramène 22 prisonniers.*

*Le 14 septembre, à 5h30, le bataillon **SPACENSKI** attaque, 10e et 11e compagnie en tête ; la 10e compagnie progresse légèrement, mais elle est arrêtée par un barrage de mitrailleuses et éprouve de lourdes pertes. La 11e compagnie n'a pu progresser que d'une cinquantaine de mètres. Il est impossible de franchir le chemin creux solidement défendu. Nouvelle attaque à 14 heures sans plus de succès.*
Le 14, dans la nuit, le 5e R.I. nous relève et le bataillon en réserve de D.I. se rend dans les creutes du plateau de Vregny ».

Les seuls récits des combats du 3e bataillon montre combien fut acharnée cette nouvelle bataille de l'Aisne. Le Régiment y fut à la hauteur de sa tâche. Les traits d'héroïsme ne se comptent plus.

_____

LA BATAILLE DES FLANDRES

Dès le 27 septembre 1918, le Régiment est embarqué en chemin de fer et se rend dans la région de Saint-Omer. Il se dirige par étapes vers Poperinghe.

La 5ème Division fait maintenant partie de l'Armée des Flandres qui, sous le commandement du roi **ALBERT**, vient de remporter, le 27 septembre, un éclatant succès qui marque le premier pas vers la libération de la Belgique. En un seul bond, le 28 septembre, les unités françaises, anglaises et belges ont conquis les champs de bataille d'Ypres et de l'Yser. Elles ne se sont arrêtées que contraintes par les difficultés du ravitaillement. Les routes sont à peine refaites à travers les champs d entonnoirs qu'une nouvelle attaque de grand style est décidée. Il importe de ne pas laisser à l'adversaire le temps de se fortifier.

La 5eDivision attaquera sur le front Roulers – Hoogleede. Le 11 octobre au soir, par une pluie fine et glaciale, le 74e quitte ses cantonnements pour aller prendre position. Marche lugubre à travers ce champ de bataille témoin des luttes de quatre années. Le lever du jour nous découvre l'horreur de ce désert, où pas un arbre ne subsiste, où pas une maison ne reste, où aucun être humain ne pourrait vivre. Il ne reste de Langemarck pas même les ruines, seul un tas où l'on chercherait vainement une pierre, indique ce qui fut l'église. Dans la plaine de boue, les cadavres de tanks éventrés par les obus restent les témoins des sinistres hécatombes. C'est presque avec joie que dans la nuit du 12 au 13 octobre, nous quittons ce triste spectacle pour nous rapprocher des lignes.

La journée du 13 est consacrée aux reconnaissances. Nous allons relever dans la nuit un bataillon de Chasseurs et, le lendemain au petit jour nous devons attaquer. L'ennemi tient fortement Roulers dont les clochers lui servent d'observatoires. Il a profité de la trêve pour creuser des tranchées et poser de défenses. Il sent venir notre attaque et chaque nuit son artillerie déclenche sur nos lignes et nos arrières des tirs de contre-préparation qui gênent beaucoup nos mouvements.

Le 14 octobre, à 5h 32, l'attaque générale se déclenche. En un seul bond de quatre kilomètres, le premier objectif est atteint. Deux heures ont suffi pour faire une trouée profonde dans les lignes

Amicale

ennemies. Un grand nombre de prisonniers dont plusieurs officiers, de nombreuses mitrailleuses, quatre canons sont notre butin. Roulers débordé, dépassé par le nord, les communications de l'adversaire fortement menacées, tel est le premier résultat de la bataille dont la principale conséquence va être la retraite générale de l'armée allemande en Belgique.

Après ce succès magnifique, où le bataillon **SPACENSKI** prit une part glorieuse, le colonel **D UFOUR** commandant l'I.D. 5 demande un exposé chronologique des faits en vue de proposer ce bataillon pour une citation à l'ordre de l'Armée. Voici le texte de ce rapport :

« Le 14 octobre à l'heure H (5h 32) le bataillon (9e et 11e compagnie en tête) s'élance à l'attaque, collant étroitement au barrage roulant. Les organisations ennemies de première ligne (blockhaus, nids de mitrailleuses) sont dépassées et réduites successivement par les équipes de nettoyeurs qui capturent une dizaine de prisonniers.
La 9e compagnie, rencontrant une résistance sérieuse à l'est du ruisseau, le Mandelbeeck, s'élance résolument en avant, traverse le Mandelbeeck, les hommes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et capture 20 prisonniers et 2 mitrailleuses.
A 100 mètres plus à l'est, un blockhaus est contourné et réduit en une minute ; 10 prisonniers, 1 mitrailleuse. Au sud de Schiethoock, une tranchée fortement occupée et défendue par un épais réseau est réduite par le tir en marchant des fusiliers-mitrailleurs ; 20 prisonniers, 3 mitrailleuses. A 500 mètres sud-est de Schietoock, une grande ferme fourmille d'Allemands, une dizaine d'entre eux tentent de se défendre. Ils sont tués ou blessés, les autres se rendent : 50 prisonniers, le nombre des mitrailleuses capturées ne peut être établi, faute de temps.
Pendant ce temps, la 11e compagnie appuyait efficacement la progression de la 9e compagnie en réduisant successivement deux blockhaus et un nid de mitrailleuses dans lesquels une soixantaine d'ennemis sont capturés.
Sur la route Belvue – Roulers, les deux compagnies vérifient leurs liaisons à droite : elle est établie avec le 28e R.I. Un décrochement s'étant produit entre nos éléments avancés et le 224e R.I. , la 10e compagnie reçoit l'ordre de flanquer la gauche du bataillon. Cette compagnie repousse par des feux de mitrailleuses et de F.M. les groupes ennemis qui cherchent à s'infiltrer pour prendre à revers les deux compagnies de première ligne.
A 7 heures, la marche en avant est reprise, quelques coups de fusil sont tirés de la route Roulers – Thourout et de la voie ferrée 500 mètres plus à l'est. Ces obstacles sont dépassés et la progression continue.
La 11e compagnie met en fuite les servants d'une batterie en action et capture trois pièces de 77 avec leurs munitions. Continuant son mouvement, elle rencontre un nid de mitrailleuses où les occupants avaient abandonné trois pièces à 400 mètres au sud-ouest de Beveren ; la 9e compagnie capture dans un poste de secours allemand un médecin, quelques hommes valides et une vingtaine de blessés légers, pendant que la 11e compagnie s'empare d'un blockhaus (central téléphonique d'artillerie) y capturent trois officiers, dont un capitaine et une douzaine d'artilleurs.
A huit heures, le premier objectif (le Krombeeck) est atteint. Les compagnies s'organisent à l'ouest du ruisseau pendant que les deux patrouilles de contact sont poussées vers la route Beveren–Zuikoeck. La liaison est établie à droite avec la 11e compagnie du 128e R.I.

*A 10h 30, la 3e compagnie du bataillon **JAURES** arrive sur l'objectif et se place entre la 9ème compagnie du 74e R.I. et la 11e compagnie du 128e R.I.*
A 11h 30, un officier de cavalerie allemande, en reconnaissance se présente devant notre front, sommé de se rendre, il cherche à s'échapper et est tué à coups de fusil.
A 12h 30, un officier d'artillerie est capturé par un agent de liaison de la 9e compagnie. Dans le courant de l'après-midi, une pièce attelée de deux chevaux ainsi que plusieurs artilleurs qui

refluent vers Beveren, sont capturés. Un cheval étant blessé, cette pièce ne peut être envoyée à l'arrière. Pendant la soirée, l'ennemi est empêché par nos feux, à plusieurs reprises, de l'enlever.
Vers 14 heures, l'ennemi cherche à reprendre le contact et à contourner le bataillon par le nord sur le flanc gauche de la 11e compagnie. Ce mouvement est arrêté par les mitrailleuses, les FM et les éléments de la 10e compagnie, placés en flanquement qui font subir des pertes sérieuses aux allemands et les obligent à se retirer.
Pendant le reste de la journée et la nuit du 14 au 15 octobre, le bataillon ***SPACENSKI*** *s'organise sur place et maintient intégralement les positions conquises ».*

C'est à la suite de ces brillants exploits que le lieutenant **LEPLAT**, commandant la 11e compagnie est nommé chevalier de la Légion d'honneur et que le soldat **RAZER**, de la 9e compagnie reçoit la médaille militaire pour sa conduite superbe au feu.

A la gauche du Régiment, la situation est moins favorable. Le 224e pris de flanc par les mitrailleuses d'Hoogleede, n'a pu avancer que de quelques centaines de mètres, il est en retard sur nous de plus de trois kilomètres.

Le bataillon **CARRE**, jusque-là en réserve, est dirigé en hâte sur la gauche du bataillon **SPACENSKI** et rétablit la situation.

Cette première journée de bataille est pour le 74e R.I. une éclatante victoire. Seul et toujours en flèche, il a foncé tête basse sur l'Allemand et, par sa manœuvre hardie, a semé la panique dans les rangs de l'ennemi.

250 prisonniers dont 7 officiers, 4 canons, d'innombrables mitrailleuses, des lance-bombes, tel est le butin capturé en ses premières heures de combat.
Le village de Beveren presque inoccupé le matin, est fortement tenu l'après- midi par l'ennemi qui a fait appel à ses réserves.

La journée du 15 octobre est employée à consolider nos positions et à élargir la brèche au nord pour permettre au 224e R.I. d'arriver à notre hauteur, afin de tenter une nouvelle opération d'ensemble.

L'attaque générale est prévue pour le lendemain 16 octobre, au petit jour.

A 6 heures, le 1er et le 2e bataillons s'élancent, bousculant les quelques éléments que l'Allemand, prévoyant cet assaut, a laissé pour protéger sa retraite. L'ennemi se dérobe ; on sent chez lui la lassitude, son moral est profondément atteint.

Les compagnies de tête traversent le Roodebeeck et avancent au-delà d'Ardoye. L'ennemi tente d'arrêter sur ce point notre poursuite. Ses mitrailleuses se révèlent nombreuses, sur la croupe de Bergmoolen et dans le grand bois plus au sud. Force nous est d'attendre l'artillerie qui arrive au plus vite.

Là ne s'arrête pas la retraite. L'ennemi veut gagner du temps pour sauver le plus possible de son matériel.

Ancestramil

Le 17 octobre, la progression recommence rapide. A 7h 30, les bataillons **JAURES** et **SPACENSKI** traversant la route Bruges – Courtrai, et après une poursuite de plus de 6 kilomètres, arrivent en vue de Thielt, où l'ennemi tente à nouveau de nous arrêter.

Il a creusé à la hâte des tranchées couvrant la ville. Des mitrailleuses en très grand nombre balayent la plaine ; elles sont établies dans le parc du château de Huffezeele et le long de la voie ferrée Thielt–Roulers.

Le bataillon **SPACENSKI**, en une manœuvre audacieuse, atteint la route Thielt – Meulebeecke, mais est obligé de s'arrêter. Une attaque est décidée pour le lendemain 18 octobre. A la faveur du barrage roulant, le bataillon **JAURES** progresse quelque peu vers Huffezeele ; le bataillon **SPACENSKI** atteint le passage à niveau sur la route Thielt – Meulebeeke.

La résistance ennemie est toujours très vive ; son artillerie nous harcèle. Le boche sent toutefois qu'il ne pourra résister longtemps à notre volonté de vaincre, il préfère chercher son salut dans la retraite. Dans la nuit du 18 au 19 octobre, nos patrouilles, qui le tâtent, s'aperçoivent qu'il évacue progressivement ses centres de résistance. L'alerte est donnée et dès le petit jour, la marche en avant reprend sur toute la ligne.

La ville de Thielt est tournée au nord par le 5e R.I. au sud par le 74e R.I. Le bataillon **CARRE** qui a pris la tête se lance vers la Lys. L'ennemi, pour nous donner le change, a égrené sur son chemin des mitrailleuses qui tentent vainement d'enrayer notre élan. Le Mandelbeeck est franchi et le 2e bataillon aborde Gotthem. Débouchant de ce village, il est arrêté par le feu nourri de mitrailleuses venant des fermes du bord de la Lys. D'autres mitrailleuses se révèlent sur la rive droite de la rivière, balayant de leurs rafales toute la boucle de Machelen. L'ennemi semble décidé à la résistance, son artillerie commence à bombarder par obus toxiques les villages et les moindres couverts. Notre progression devient pénible.

Le bataillon **CARRE** toutefois continue ses efforts pour nettoyer la boucle. Le bataillon **SPACENSKI** réussit à pousser sur la rive droite, à de Knock, des éléments de la 11ème compagnie. Mais l'Allemand s'oppose par tous les moyens à notre passage. Son artillerie redouble d'intensité et ses mitrailleuses tirant sans arrêt rendent presque intenables les abords de la rivière.

Le 21 octobre, un obus toxique tombe à Gotthem sur le PC du bataillon **CARRE**, tue le capitaine **CARRE**, blesse grièvement ses deux adjoints, le capitaine **RAFENNE** et le lieutenant **SABATHE**. Le soir de ce malheureux événement, le Régiment fait place au 224e R.I.

Deux jours plus tard, la Division entière est relevée ; nous allons cantonner à Meulebeeke d'abord, puis à Feghem.

Cette grande bataille, qui a provoqué la retraite générale de la IVe Armée allemande, a vu s'affirmer une fois de plus le cran de nos Poilus. Jamais peut-être pendant la guerre sauf au début on n'a retrouvé autant d'entrain, autant d'enthousiasme même, autant de foi dans la Victoire.

La Belgique en 1914, nous avait vus contraints de reculer par ordre, la rage au cœur devant l'envahisseur. En 1918, cette même Belgique nous retrouve, talonnant l'ennemi sans répit et lui arrachant l'une de ses plus précieuses conquêtes.

Ancestramil

Après cette brillante victoire, le général **MASSENET** commandant le 7e Corps d'Armée cite en ces termes le 74e R.I. à l'ordre du jour :

« *Régiment d'élite, admirable de mordant et d'allant. Du 14 au 21 octobre, a eu une part glorieuse dans les opérations offensives qui ont rejeté l'Allemand au-delà de la Lys.*
Le 14 octobre a, sans préparation d'artillerie, forcé une position fortement organisée. Entraînée par le remarquable élan de son 3e bataillon, sous les ordres du commandant ***SPACENSKI*** *s'est porté résolument à la poursuite de l'ennemi et par la rapidité de sa progression a puissamment contribué à la chute d'une grande ville. Les jours suivants, continuant son énergique poussée, a bousculé l'ennemi jusqu'à la rivière, enlevant successivement tous les points d'appui. Au cours de ces combats, a infligé à l'ennemi des pertes sévères, fait 250 prisonniers, capturé plusieurs canons, de nombreuses mitrailleuses et un important matériel, libéré enfin deux villages et de nombreux hameaux.*

_____

L'ESCAUT

Les combats de Belgique ne sont pas terminés et le 74e R.I commandé maintenant par le lieutenant-colonel **DETANGER** va reprendre sa place dans la bataille. L'Armée des Flandres, dans l'intervalle, a poursuivi ses succès et refoulé l'ennemi au-delà de l'Escaut.

La 5e D.I., encadrée à gauche par les belges, à droite par les américains, reçoit l'ordre de forcer le passage du fleuve entre les villages de Gavere et de Dickelvenne et de pousser en direction de Bruxelles.

Le 9 novembre, les bataillons **JAURES** et **DU FRETAY** relèvent, en avant d'Asper, un bataillon de Chasseurs qui s'est arrêté sur les bords de Moorbeeke, petit ruisseau latéral à l'Escaut.

L'attaque prévue pour le 11 novembre est avancée et se déclenche le 10 novembre.

A 7 heures, après une courte préparation d'artillerie, nos éléments de tête s'avancent vers le fleuve.

Dès le passage de Moorbeeke, ils sont pris sous le feu des mitrailleuses ennemies étagées sur les hauteurs de Dickelvenne. La progression est lente, et ce n'est qu'au prix de grands efforts que quelques groupes peuvent se glisser jusqu'aux berges de l'Escaut.

A la nuit, les 1ère, 2e, 3e et 7e compagnies occupent la rive gauche du fleuve. Le Génie tente d'établir des passerelles, ses efforts sont vains. Qu'importe, on passe au moyen de barques et de radeaux.

Ancestrami

Le 11, à 3 heures, tout le bataillon **JAURES** est sur la rive droite. Le bataillon **DU FRETAY** est complètement passé à 5 heures. En liaison ils poussent hardiment dans la direction de l'est et s'emparent du village de Dickelvenne et de son château. C'est là que les arrête l'annonce de la signature de l'armistice et l'ordre de suspension des hostilités.

La capitulation de l'Armée Impériale allemande nous arrête en plein élan victorieux. On aurait pu croire à une joie exubérante du Poilu qui a lutté désespérément pendant quatre longues années : quatre années de souffrance et de misères cachées, quatre années de patience et d'abnégation. Au lieu de cela, c'est presque de la surprise. On ne se fait pas à l'idée que la guerre est finie. Il y a une heure, les obus pleuvaient, les balles sifflaient, c'est maintenant le calme absolu, ce même calme précurseur des grands combats. Chacun se demande s'il s'agit d'un piège, et pourtant non, nous nous promenons sur les rives du fleuve, dans la plaine … rien … plus un boche.

Et peu à peu, il faut se rendre à la réalité. Ce n'est pas encore la paix, c'est presque la paix ….

Ancestrami